

RAOUL PLUS S. J.

MARIE DANS NOTRE HISTOIRE DIVINE

IMPRIMI POTEST :
Metis, die 25 aprilis 1932.
X: Thoyer, S. J.

NIHIL OBSTAT
Tolosæ, die 30 julii 1932
J. Fournier, c. d.

IMPRIMATUR :
Tolosæ, die 30 julii 1932.
J. Delies, v. g.

Apostolat de la prière

9, rue Montplaisir – Toulouse

Édition numérique Salettensis

disponible sur <http://www.scribd.com/doc/53927364>

ΦΧΦΠ

INTRODUCTION

En écrivant notre double étude sur le Christ – *Dans le Christ Jesus* et *Le Christ dans nos frères* – nous avons pensé d'abord ne pas séparer du Fils la Mère, et insérer en bonne place quelques pages sur la Sainte Vierge.

C'eût été risquer d'alourdir les volumes en question ; et surtout t'eût été risquer, vu la nécessité de ménager les perspectives, de ne pas donner à Notre-Dame une place suffisante.

Mieux valait surseoir et réserver de décrire, dans un volume à part, *le rôle de La Vierge marie dans notre histoire Divine*. Telle est la raison d'être du présent travail.

On verra successivement :

- Comment Marie est notre Mère et à quel prix elle l'est devenue (Livre I)
- Comment Dieu, la destinant à être la dispensatrice des grâces, la comble de richesses surnaturelles, et dans ce but, réclame d'elle une perpétuelle correspondance à son action (Livre II)
- Comment enfin Marie procède dans l'octroi des bienfaits divins : son titre et l'ampleur de sa fonction de Médiatrice (Livre III).

Ce sont ces trois idées que nous voudrions mettre en relief. Qu'on ne s'attende point à trouver ici une vie détaillée de la Sainte Vierge¹, ni non plus une somme complète de théologie mariale. Nous nous sommes strictement cantonnés dans notre sujet ; n'était-il pas assez beau déjà pour mériter notre effort ?

Aux chers étudiants congréganistes de l'Université Catholique de Lille

A toutes les âmes vouées ou dévouées à Marie...

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	2
Livre I – Notre Mère... A quel prix ?.....	3
Chapitre I – Le Glaive des douleurs.....	3
Chapitre II – Le Fiat de Marie.....	7
Chapitre III – Marie durant la Passion.....	13
Livre II – Notre Mère ?... Avec quelle richesse d'âme.....	19
Chapitre I – Le point de départ : L'Immaculée Conception.....	19
Chapitre II – De l'Annonciation au Cénacle.....	23
La Pentecôte.....	27
Les Communions de Marie.....	28
L'Assomption de Marie.....	29
Livre III – Mère ?... Avec quelle bonté !.....	31
Chapitre I – Consolatrice des affligés.....	31
Chapitre II – Marie Médiatrice.....	35
Chapitre III – Médiatrice de toute grâce.....	39
Conclusion. La réponse des Fils : L'amour des chrétiens pour leur Mère	43

¹ Sans préjudice d'autres ouvrages, on peut pour cela se référer au volume du P. de la Boisse sur *la Sainte Vierge*, dans la collection « Les Saints » (Gabalda).

LIVRE I

NOTRE MÈRE... A QUEL PRIX ?

Chapitre I	Le Glaive des douleurs
Chapitre II	Le <i>Fiat</i> de Marie
Chapitre III	<i>Stabat</i>

Les *gloires de Marie*, les *grandeurs de Marie*, ce sont là titres connus ; dès que nous évoquons la Madone, c'est à l'ampleur de ses privilèges que nous songeons, et peut-être laissons-nous trop dans l'ombre la méditation des sublimes sacrifices dont ils furent la rançon.

Le mot qui résume le mieux toute la carrière de Marie est celui de *Mère* ; Mère, elle le fut, aux termes de la croyance catholique, doublement : Mère humaine de Jésus, Mère surnaturelle de, chaque chrétien. Jésus, son « Premier-né », elle l'engendre sans souffrance ; mais pour enfanter les « seconds » de ses enfants, les humains, à la vie divine, quelles souffrances ne lui faudra-t-il pas endurer ?

In dolore paries, a-t-il été dit au commencement. Tout enfantement veut des larmes. Elue de Dieu pour, en Jésus-Christ, faire naître les hommes à la vie divine, Marie devra se mesurer avec des douleurs proportionnées à cette extraordinaire maternité.

Dolore... paries : souffrance, fécondité. Il nous faut rappeler au prix de quel héroïsme Marie est devenue Mère du genre humain.

CHAPITRE I

LE GLAIVE DES DOULEURS

Officiellement, si l'on ose dire, la carrière douloureuse de Marie date de la Purification. Quelle âme chrétienne n'a dans le souvenir les paroles tragiques du vieillard Siméon à la jeune Mère venue offrir son Enfant, dans le Temple : « Un glaive de douleurs transpercera ton cœur. »

*

**

La naissance remonte à quelques semaines ; l'usage voulait, chez les Juifs, que les femmes, à l'occasion de leurs relevailles, vinssent offrir dans la maison du Seigneur, leur progéniture. Marie se conforme à la loi.

Siméon, poussé par l'Esprit de Dieu, s'est rendu au Temple ; il sait, comme tous les Juifs, que le Messie approche ; de plus, il a reçu révélation qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Rédempteur d'Israël. Or, l'heure est venue où il va pouvoir le contempler.

Voici, en effet, l'Oint du Seigneur...

Là-bas, sous les portiques, une jeune Mère et un homme porteur de deux colombes ; la jeune Mère porte dans un pli de son manteau son Nouveau-né. *Salutare Dei*, le salut de Dieu, c'est Lui ! Ce frêle rien enclos dans ce nid de tendresse, *salutare Dei*, c'est la Force de Dieu. Cette petite tache claire dans ce creux d'ombre, c'est la Lumière qui doit dissiper les ténèbres des nations.

Voilà « ce maintenant » que toute sa vie Siméon a attendu, et de ses lèvres monte le cantique d'action de grâces : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*, « maintenant, Seigneur, vous pouvez me retirer d'ici-bas. Mes yeux ont vu Celui que tous ont si ardemment désiré ! »

Marie s'est avancée... Elle tend son trésor. Siméon, de ses mains inhabiles, prend l'Enfant. Jésus sent bien qu'il perd au change : ce n'est point là l'étreinte si douce de la Vierge et il songe à d'autres bras qui, plus tard, le manieront d'autre façon. L'homme de Dieu élève vers le Seigneur ce cher petit, victime marquée pour le sacrifice, puis, l'offrande faite, il rend le précieux dépôt à la jeune Mère.

Et sous l'action du souffle inspiré, que dit-il à cette Mère tout émue de l'offrande à laquelle, de tout son amour, elle s'unit ?

Ce qu'il dit ? Des mots caressants, enchanteurs ? Bien plutôt des mots terribles : « Ce petit, ô Mère, il sera un signe de contradiction » ; c'est-à-dire, l'humanité, à son sujet, va se couper en deux parts ; il y aura ceux qui seront pour Jésus-Christ et ceux qui seront contre. Et ces derniers hélas ! parviendront à le faire mourir. Quant à vous, pauvre femme, eh bien ! « un glaive de douleurs transpercera votre âme », c'est-à-dire : jugez d'après ce qui attend Jésus ce qui peut attendre sa Mère ; mesurez aux tribulations de votre Enfant vos tribulations. Vous serez, pour les générations qui suivront, la femme au cœur traversé par le glaive d'un constant martyre... Et maintenant, s'il vous est possible, allez en paix et que la joie du Seigneur reste avec vous. »

Ah ! Comment, après une pareille prophétie, le cœur de Marie resterait-il sans alarmes ? On appelle cela un mystère « joyeux ». N'est-ce point plutôt un mystère épouvantablement tragique ?

Voilà une jeune Mère. Elle est toute au bonheur de sa maternité commençante, elle berce dans ses bras fervents la douce petite vie qui palpite sur sa poitrine, et soudain, avec une certitude sans ombre, une netteté brutale, quelqu'un se penche sur son existence et celle de son Enfant, et lui décoche en plein cœur cette annonce effroyable : « Pour lui, la contradiction ; pour toi, le glaive », c'est-à-dire – car elle comprend – « Pour Lui, la Croix ; pour toi, le pied de la Croix. »

Car, du Messie promis, la Vierge n'ignore rien.

Elle connaît les Ecritures, a médité longuement Isaïe et les prophètes.

Or, que disent du Messie annoncé Isaïe et les prophètes ? Les textes, sont marqués de sang. Comme Marie, nous les connaissons, mais nous savons moins bien lire. « *Il sera un homme de douleurs*, frappé de Dieu et humilié, parce qu'il porte nos maladies. Transpercé à cause de nos péchés, car Jéhovah a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous. Depuis les pieds jusqu'à la tête, il ne sera *qu'une plaie*. »

A ramasser tous les textes de l'Ancien Testament qui se rapportent au Rédempteur, on peut reconstituer jusque dans le dernier détail, y compris l'éponge, le fiel et le vinaigre, la robe sans couture tirée au sort au pied du gibet, le récit de la Passion.

Marie a lu tout cela, médité tout cela. Elle ne se fait pas illusion. Et Dieu, par surcroît, lui a donné vraisemblablement par grâce infuse des lumières spéciales sur les événements qui l'attendent.

« Homme de douleurs », c'est encore trop peu. Dans, son involontaire barbarie de voyant, Isaïe ne fait pas grâce de cruels détails et il ajoute : « Non, non, plus même apparence d'homme. *Un ver de terre*. »

« Homme de douleurs ! Une plaie ! Un ver de terre ! » Ainsi parlent les grands inspirés. Marie tient renfermés tous ces mots dans son cœur.

Mais il ne s'agit plus aujourd'hui d'un texte écrit, de formules montant du fond des âges et dont le brouillard des lointains adoucit le relief trop accusé. L'annonce redoutable – « Un glaive, ô Marie, transpercera votre âme » – Marie se l'entend formuler là, devant elle, et sans rien qui estompe les arêtes trop vives.

« Ce Fils, ô Mère, sera bien le Messie de souffrance décrit par l'Ecriture. »

Imaginons, pour mieux comprendre, de transposer le cas dans notre milieu moderne. Vingt ans avant la guerre, voilà une jeune femme auprès du berceau de son enfant.

Quelqu'un, avec une certitude absolue de vrai prophète, s'approche : « Ce petit, ô mère, écoutez ! Je vais vous décrire par avance la série de ses jours et les circonstances de sa mort. Tenez à deux mains votre cœur... Il mourra, le pauvre, seul, étendu sur un champ de bataille, le corps troué, la tête en feu, vous appelant dans la nuit. »

Quel brisement pour une femme qui serait ainsi prévenue ! Ce qui fait que les mères sont heureuses en pensant à leurs nouveau-nés, c'est qu'elles ne savent pas. Elles ne savent pas ce qu'il adviendra de leur progéniture. Une mère fait toujours, comme l'on dit ; des rêves dorés pour son enfant.

Ici, point de rêves dorés, des vues nettes, couleur de sang. Ce petit que le vieillard attendri lui remet en garde est fait pour le martyre, et Marie vivra, ou plutôt mourra, trente-trois ans de cette angoisse : « Mon Fils est un futur crucifié ! »

La voilà revenue chez elle. Siméon lui a rendu l'Enfant. Pauvre amour ! Sa mission de Mère est justement de l'élever pour le sacrifice. Elle n'est pas là dans un autre dessein : préparer la victime pour l'heure du glaive.

Ne renferment-elles point un grand sens théologique, ces « nativités » du XIII^e siècle français, nous montrant, les unes, Marie éplorée se détournant de Jésus parce qu'elle l'aperçoit couché, non dans une crèche, mais sur un autel ; – les autres, Jésus se détournant de Marie et de son sourire parce qu'il découvre dans le ciel_ des Anges qui lui montrent la croix et les autres instruments de sa future passion

Qu'on veuille bien se représenter dans la réalité concrète l'existence de l'Enfant et de la Mère. Voilà Jésus, tout petit, sur les genoux de Marie. Il faut amuser l'Enfant, et la Mère joyeusement, sourit ; mais soudain un nuage passe dans ses yeux, une détresse étreint son cœur. Un autre jour, comme en ce moment, elle le tiendra encore ; sur ses genoux, à trente-trois ans de là... Pauvre Mère, ce sera au pied du gibet, et elle sera la *Pietà* !

Arrière cette perspective trop cruelle ! Elle se penche avec plus d'amour sur le petit et lui met au front un baiser. Mais quoi ? A cette place, à cette même place, dans trente-trois ans, ce sera le baiser des, épines, la sanglante caresse de la couronne.

Au fur et à mesure qu'il grandissait, dès qu'une ombre passait sur le front ou dans les yeux interrogateurs – si informés pourtant ! – de son Jésus, comme elle savait, d'une caresse, le faire sourire ! Et elle se donnait l'illusion qu'il oubliait... que, pour un instant, sa science divine lui faisait défaut, et qu'il ne songeait plus aux deux rondins en croix dressant, au bout de, l'horizon, leur menace horrible.

Ce n'avait pas été toujours facile d'arracher l'Enfant au péril. Tout petit, il avait voulu jouer avec la croix... Et la persécution d'Hérode avait jailli. On avait pu massacrer des innocents ; mais Lui, l'Innocent, il avait échappé.

Partie remise. Un jour, le mal serait vainqueur. Que de fois, songeant aux deux bras du gibet, • la Vierge dut serrer avec plus d'amour son Enfant sur sa poitrine... Un jour, oui, un jour, les bras de la croix triompheraient de ses deux bras de femme. Et son étreinte se faisait plus tendre pour essayer par avance de compenser l'odieuse étreinte du bois de mort.

Un tableau fameux représente Jésus dans l'atelier de saint Joseph : l'Enfant, au milieu, porte sur l'épaule deux poutres, et cela dessine sur le mur blanc du fond l'ombre tragique d'un Golgotha anticipé ; la Mère, assise à l'angle, parmi les copeaux d'or, se tourne, non vers Jésus posté à l'avant-plan, mais vers le mur du fond où se dessinent les deux barres en croix dramatiquement évocatrices.

Image exacte. Pour Marie, chacun de ses regards sur Jésus découvrait, derrière Jésus, le gibet de Jésus ; la croix, signe affreux, planté au point culminant du pays de la contradiction.

La piété catholique ne s'y trompe pas, et si elle appelle Marie la Reine des Martyrs, ce n'est pas seulement qu'en intensité, Mère comme elle l'était et d'un Fils comme Jésus, la Vierge, par sa douleur, surpasse toute douleur, mais parce qu'en durée le brisement d'âme de Marie, dépasse tout brisement. Des bras de Siméon aux bras de la croix, Jésus vivra trente-trois ans. Pour Marie, trente-trois années de souffrance. On a dressé une sorte de statistique des principaux moments où la Vierge a le plus souffert et l'on dit couramment Notre-Dame des Sept-Douleurs. Cela signifie sans doute qu'en sept circonstances plus mémorables Marie a particulièrement souffert – lors de la prédiction de Siméon, de la fuite en Egypte, de la perte dans le Temple, de la rencontre sur le chemin de la Croix, au Calvaire, à la descente du gibet, au moment de la sépulture – cela dit aussi et plus encore, car sept est un chiffre biblique signifiant « un nombre immense » qui échappe aux limites : la Vierge des Sept-Douleurs, la Vierge du « toujours souffrir ».

*

**

Pour s'être trouvée à chaque instant de son existence, de la Purification au Calvaire, en proie à une douleur sans bornes, Marie n'a été nullement une créature perpétuellement écrasée, sans allant ni ressort.

En, aucune manière. Une joie sans bornes l'accompagnait à tout instant ; une sérénité inviolée l'entourait comme une auréole. Et d'où lui venaient cette joie et cette sérénité ?

D'abord, de son acceptation absolue et radieuse de toutes les volontés du Père. Comme Jésus, elle pouvait dire : « Ma nourriture », c'est-à-dire la moëlle de mon existence et sa substance la plus intime, « est de faire la volonté du Père qui est dans les cieux » ; cette volonté fût-elle crucifiante, le bonheur éprouvé à l'accomplir dépassait la souffrance elle-même ; la respiration de Marie était comme celle de Jésus, un *Amen* perpétuel, un *ita Pater* indéfectible ; et cette adhésion plénière à tous les vœux de Dieu était tellement déjà

une sorte de béatitude commencée que rien ne la pouvait entamer. Au surplus, comment la pensée d'être la Mère d'un pareil Fils ne l'eût-elle pas, à chaque instant, comblée d'une joie sans analogue ? Si déjà « être mère » transporte de bonheur toute femme qui met au monde un enfant, être « Mère de Dieu » quel privilège et quelle extase !

Mais cette considération sur la sérénité parfaite de Marie – Marie, Mère de toute joie, Notre-Dame de toute liesse – ne doit pas faire oublier l'abîme de souffrance où en même temps elle vivait.

Saint Alphonse de Liguori songeant surtout aux douleurs de Marie, explique que c'était un martyr sans consolation. L'oratorien anglais, Faber, mettant l'accent plutôt sur la sérénité de Marie, affirme qu'à chaque instant la Vierge était consolée dans sa douleur. Tous, deux ont raison, mais au lieu d'opposer les deux points de vue, il faut les unir.

Le Sauveur, dès la première minute de son entrée dans l'existence humaine, eut devant les yeux les perspectives de son Calvaire ; sa science divine lui découvrait toutes les affres de l'agonie, les odieuses péripéties des tribunaux, de la condamnation, de la montée en croix : c'était à chaque instant pour lui la vision horripilante. En même temps, c'était pour lui à chaque minute et obligatoirement, la vision béatifique. Quand nous voyons dans l'Evangile Notre-Seigneur apparaître transfiguré, il n'en faut pas conclure qu'à cette minute seule le Fils de Dieu bénéficia de la vie radieuse ; le bonheur absolu était son fait à chaque instant. Il lui a plu de ne se manifester dans sa gloire, et encore partiellement, que ce jour-là, mais en réalité, la « gloire », non visible pour nous, mais effective pour lui, ne le quittait pas. De même, quand nous voyons, dans l'Evangile, Notre-Seigneur apparaître à l'Agonie comme une victime écrasée, il n'en faut pas conclure qu'à cette minute seule le Fils de Dieu fut brisé par la douleur. Notre-Seigneur était en agonie à chaque instant, puisqu'à chaque instant sa science divine lui montrait à plein tout ce vers quoi il marchait.

A chaque instant donc, colline des Oliviers et Thabor ; à chaque instant, brisement et joie, Agonie et splendeur de la Gloire. C'est là un des aspects – et pas des moins surprenants – de l'union des deux natures, humaine et divine, dans le Christ, en l'unité d'une seule personne.

La Vierge Marie ne bénéficiait point, il va de soi, de l'union hypostatique. On peut rapprocher cependant son état d'âme de celui de son Fils. Parfaitement éclairée sur l'avenir, elle vivait dans un brisement continu ; parfaitement soumise à Dieu et si profondément heureuse de se savoir la Mère du Sauveur, elle jouissait d'une joie indicible : toutes proportions gardées, Gethsémani et Thabor à chaque instant, comme son Fils.

Mais que la pensée de son Thabor ne nous fasse pas oublier son perpétuel Gethsémani ! ,

L'Eglise, pour nous en garder la mémoire, s'il ne lui a pas semblé bon de donner au jour qui rappelle les souffrances de Marie une solennité de même ordre que pour le 15 août par exemple, ou le 8 décembre, a voulu, par compensation, que deux fois, au cours de l'année liturgique, la peine de Marie nous fût rappelée. Il y a, en effet, deux fêtes de Notre-Dame des Douleurs : l'une est la compassion de, la Sainte Vierge, le vendredi de la semaine de la Passion, jour que l'on nomme parfois le Vendredi-Saint de Marie ; cette fête date du début du XVe siècle et nous en devons la première idée à un archevêque de Cologne qui l'instaura en amende honorable pour les outrages des *Hussites* vis-à-vis des images de la Mère de Dieu, surtout de celles qui la représentent en *Pietà* (1423) ; à la fin du même siècle, en 1482, le Pape Sixte IV, franciscain, frère en religion de Jacopone de Todi, l'auteur du *Stabat*, l'étend à toute l'Eglise, et en 1725, Benoît XII l'élève au rang de double majeure, lui assignant une place fixe dans le calendrier. La seconde fête des Douleurs de Marie se solennise en septembre, et nous la devons au Pape Pie VII ; il voulut ainsi, lors de sa délivrance, 18 septembre 1814, remercier Notre-Dame de l'avoir consolé durant la captivité que lui avait fait subir l'empereur Napoléon 1er.

Comment mieux terminer ce chapitre qu'en rappelant, à propos de Notre-Dame des Sept-Douleurs, la légende du huitième glaive.

Un jeune homme qui visitait chaque jour la Madone tomba dans le péché. De retour aux pieds de la Vierge, quelle n'est pas sa stupéfaction, en comptant les glaives qui perçaient le cœur de la *Pietà*, d'en trouver un de plus qu'à l'ordinaire ! Il comprend aussitôt : vite, un prêtre qui l'aide par une confession repentante, à sortir du péché et à arracher du cœur de sa Mère ce glaive affreux. Le voilà de retour vers la Madone : le huitième glaive avait disparu.

Touchant symbole, expressif d'une grande idée.

CHAPITRE II

LE *FIAT* DE MARIE

La carrière de « Dolorosa » n'a-t-elle commencé pour Notre-Dame qu'au jour de la Purification, et, si l'on veut établir le compte exact de ses souffrances, n'est-on pas incliné à remonter plus haut, jusqu'au moment, mémorable entre tous, où la Vierge Sainte fut mise au courant de ce que Dieu réclamait d'elle dans le grand œuvre de la Rédemption par la Croix ?

Il arrive parfois – c'était le cas en 1932 que le Vendredi-Saint tombe le 25 mars, jour de l'Annonciation ; si l'occurrence n'est pas constante, jamais du moins, les deux fêtes ne se trouvent loin l'une de l'autre ; l'anniversaire de la visite de l'Ange à Marie n'est jamais séparé beaucoup des souvenirs cruels de la mort du Sauveur.

Simple coïncidence ? Plus que cela peut-être ; rapprochement de deux fêtes qu'unit un lien des plus étroits.

Sera-t-il téméraire de montrer comment l'annonce faite à Marie n'a pas été sans comporter pour Notre-Dame de tragiques perspectives ?

*

**

Marie est chez elle et prie. Chez elle, c'est-à-dire dans la petite maison de Joachim et d'Anne, adossée au flanc du coteau et composée de deux parties, un enfoncement dans le rocher même et qui est sa chambre personnelle, un appentis surajouté. C'est dans la partie reculée de la maison, le creux du rocher, qu'eût lieu l'Annonciation. Ecrits en lettre d'argent sur les dalles, les mots suivants rappellent le grandiose événement de ce 25 mars célèbre : *Hic, de Maria Virgine, Verbum caro factum est*, « ici, de la Vierge Marie, le Verbe s'est fait chair ».

Une maison assez pauvre. Marie est de race royale, mais pour le moment déchuée. On vit, non dans le dénûment, mais dans la simplicité. Le Fils de Dieu n'aura que faire du luxe.

La Vierge peut avoir quinze ou seize ans. Voilà quelques mois, elle a été donnée à Joseph le Charpentier², et ses journées s'écoulaient dans l'attente des grands événements qui se préparent. En ce moment, elle prie. On raconte que saint Louis, parvenu au pays du Christ, voulut faire un pèlerinage à la maison de Joachim et d'Anne, à cette chambre dans le rocher où, la Vierge avait appris les grands plans de Dieu sur sa vie. Il s'y rendit à pied, y fit célébrer l'office divin, communia de la main du légat à l'endroit "même où, suivant la tradition, avait été prononcée la salutation angélique ; c'était le 24 mars 1251.

Imitons le bon saint Louis ; allons par la pensée du moins jusqu'à la chambre de Marie, et contemplons. Qu'importe le local ou le site ; c'est l'intérieur de l'âme qui nous attire. Pénétrons respectueusement dans ce sanctuaire : le Cœur de Marie.

Plusieurs Pères de l'Eglise ont imaginé ce que devait être cette prière de la jeune Vierge peu avant la visite de l'Ange. Elle s'offre. Non certes à devenir la Mère du Messie annoncé ; pas un instant son humilité toute simple ne songe à cela. Elle s'offre à être la petite servante de la femme, bénie entre toutes les femmes, que Dieu a choisie pour devenir cette élue³.

2 Les dates successives de sa vie seraient – à supposer que l'Annonciation ait eu lieu vers 15 ans :

- Fuite en Egypte: 17 ans
- Retour à Nazareth: 22 ans
- L'Enfant-Jésus perdu dans le Temple: 27 ans
- Mort de Saint Joseph: 42 ans ? [ici Salettensis se permet de renvoyer à l'ouvrage du Cardinal Lepicier sur saint Joseph, lequel affirme «D'après tout ce que nous avons dit, la conclusion qui nous semble la plus probable est que le saint Patriarche non seulement n'est pas mort avant que ne commençât la vie publique de Jésus-Christ, mais aussi qu'il vécut assez, pour être témoin, sinon *de visu*, au moins *de auditu*, des merveilleux faits et dits de sa mission apostolique.» Il faut donc se représenter St Joseph s'endormant dans l'espérance de voir dans quelques mois son Fils resuscité.]
- 45 ans au départ de Jésus pour la vie publique et 48 lors de la Passion.

On fixe généralement sa mort à 72 ans.

3 Cette supposition est une pure hypothèse ; nous dirons plus loin ce que, vraisemblablement Marie connaissait, dès ses jeunes

Car, ne l'oublions pas, pour Marie, le Messie ne pouvait être que tout proche. Comme tous les Juifs de son temps, elle savait que le Rédempteur annoncé ne tarderait plus, si même il n'était point déjà là. Il serait d'Israël ; là-dessus aucun doute, et, depuis Daniel, la date de sa venue était dans toutes les mémoires. Les soixante-dix semaines d'années annoncées par le prophète venaient à terme ; le Messie, à coup sûr, n'était plus loin. Quand Jean-Baptiste prêchera au Jourdain, est-ce que les Juifs, remplis de cette idée que le Rédempteur est imminent, n'iront pas le trouver pour savoir de lui s'il n'est pas l'Attendu, le Désiré des Nations ? Parmi eux, une divergence sur un seul point : les uns attendent le Messie sous la forme d'un Restaurateur temporel du Royaume de Sion ; les autres, les Juifs pieux qui fréquentent la synagogue, attendent, eux, le Messie sous sa forme vraie de Rédempteur spirituel. Mais chez tous, certitude de la venue proche.

La Vierge fait partie évidemment des Juifs instruits et pieux qui attendent le Rédempteur vrai. Il aura une Mère : les livres l'annoncent en termes formels. Si cette Mère, si cette femme, jugeait bon d'utiliser les services de Marie de Nazareth, quelle joie !

Et voici que soudain, un personnage mystérieux et rayonnant est entré. Il s'incline :

« Pleine de grâce, salut ! »

La Vierge s'est dressée... L'Archange continue ;

« Le Seigneur est avec vous... La bénie entre les femmes c'est vous. »

Comme s'il lui disait : « Il ne s'agit point d'être la servante de celle qui doit être la Bénie. C'est toi, la Choisie de Dieu ; c'est toi, celle que le Seigneur a marquée pour être la Mère du Rédempteur annoncé. »

Et comme Gabriel voit celle à qui il parle se troubler :

« Marie, ne craignez pas ! »

A nouveau, sous une autre forme, il la qualifie de *benedicta*, « celle dont on dit bien », celle dont le Très-Haut a fait sa consacrée, l'élue entre toutes les filles de Sion.

« Vous avez trouvé grâce devant Dieu », c'est-à-dire « le Seigneur vous appelle, par une miséricorde insigne, à un rôle unique ».

D'ailleurs, la formule va devenir plus claire encore ; après la salutation, le message.

« Voici que vous concevrez en votre sein et vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez Jésus. Il sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut. Son règne ne finira point. »

Cette fois, la lumière est totale. Plus de doute permis : il s'agit de collaborer au dessein rédempteur ; le Messie réclame une Mère.

Marie, voulez-vous être cette Mère ? »

L'étrange proposition, en vérité, et comme il est intéressant pour nous de savoir ce que Marie va répondre, de découvrir la réaction d'âme qui fut la sienne au moment décisif de cette proposition singulière et de pénétrer jusqu'au fond ses sentiments, à cette heure où tout l'avenir de l'humanité est en jeu.

Nous ne sommes pas d'ailleurs livrés à de simples conjectures ; nous avons le récit de saint Luc, et l'Evangéliste déclare en termes formels : « Marie fut toute troublée par cette offre singulière : *Turbata est.* »

Et quoi d'étonnant ? Troublée d'abord pour un motif d'humilité : elle, de race royale sans doute, mais déchuë, elle, si petite et si inaperçue, comment Dieu pourrait-il l'avoir choisie pour la Mère du Rédempteur ? L'observation de Faber est exacte : « Le mystère l'a prise au dépourvu, et, jusqu'à ce que le moment fût arrivé, sa science si grande et sa merveilleuse sainteté n'avaient pas excité un soupçon dans son humilité pleine de grâces. » Aussi devant l'étonnante proposition, elle se trouve un instant déconcertée ; il faudra que l'Ange la rassure et qu'il lui explique plus pleinement le dessein de Dieu. Elle a trouvé grâce devant Lui, et sans doute par sa petitesse même. Au surplus, sa conception sera toute virginale : elle mettra au monde le Messie, mais non grâce à l'intervention d'un homme l'ayant rendue mère, grâce à l'opération du Saint-Esprit.

L'humilité, la promesse de virginité, cela donne-t-il pleinement raison du trouble de Marie, du recul momentané qui nécessitera de la part de l'Ange explications confirmatives et paroles de réconfort ?

N'existe-t-il pas un troisième motif ? Marie n'ignorait rien de ce que savaient sur le Messie tous les Juifs qui fréquentaient pieusement la synagogue. Elle savait que le Sauveur rachèterait le monde par un sacrifice sans précédent. Être Mère du Messie, cela ne signifiait donc point, à ses yeux, être la Mère d'un triomphateur couvert de gloire humaine, mais d'un roi bafoué, couronné d'épines, déchiré. Dès l'offre de l'Ange, put-il se faire que tout cet avenir de blessures et de sang ne s'évoquât point à sa pensée, à moins qu'on ne veuille admettre – et comment cela serait-il possible ? – que Marie soit entrée dans la Rédemption sans

années, du plan de Dieu sur sa vie.

rien savoir de ce qu'il en coûterait à elle et à son Fils.

Bien plutôt, ne devrait-on pas supposer que Dieu, pour intensifier le mérite de la Vierge et ne point encourir le reproche de la prendre en traître, a dû lui donner, sur sa mission et les charges s'y trouvant jointes, des lumières destinées à compléter encore celles que lui donnait sa connaissance des Ecritures.

Il paraît difficile d'admettre qu'il en fut autrement.

Aussi bien, l'étude même du récit de l'Annonciation tel que le donne saint Luc, ne semble-t-elle pas apporter plus que de la vraisemblance à notre explication.

A première vue, en effet, on pourrait imaginer que devant la proposition de l'Ange, la réaction spontanée de Marie, une fois revenue de sa première surprise, a dû être la joie, une joie sans mélange. A première vue, et si on ne prend point la peine d'assez réfléchir, on serait tenté de se dire... Voyons, je connais de Marie une parole mémorable qui est, entre tous les cris de joie ayant traversé l'histoire, le cri par excellence de la joie parfaite, c'est le *Magnificat*. Ce cri, c'est assurément ce jour-là, le jour de l'Annonciation, en réponse aux paroles de l'Ange, que Marie l'a proféré ! On vient lui dire qu'elle peut devenir, par son acceptation, la Mère de Dieu ! « Oh ! quel bonheur ! *Magnificat ! Magnificat !* »

Eh bien ! Pas du tout ! Le *Magnificat* ne date point de ce jour-là. On peut se référer au texte évangélique et chercher. Quel est le mot que va prononcer Marie ? Un mot de joie enthousiaste ? Nullement. Que dit-elle ? *Fiat*... J'accepte ; qu'il en soit comme Dieu le désire. Je consens, *Fiat*.

Fiat : « Je consens. » Et non pas *Magnificat* : « J'exulte. »

Fiat ? Je connais ce mot-là c'est un mot d'agonie. A trente-trois ans de là ne l'entendrai-je pas soupirer par le Christ aux abois sous les oliviers de Gethsémani : « Père, Père, éloignez ce calice ! Mais enfin, votre volonté ! J'accepte. *Fiat*. »

Serait-ce que dans l'exclamation de Marie quelque chose des affres d'une angoisse se trahirait ?

Sans nul doute. Il ne s'agit point, pour la Vierge, d'entrer dans une Rédemption qui ne lui coûtera rien. On lui demande si elle consent à devenir la Mère d'un futur crucifié. Equivalement donc, on lui demande de devenir elle-même une « crucifiée ». Et Notre-Dame, puisant dans son amour pour Dieu et pour nous un courage héroïque, accepte de dire oui : « Il faut quelqu'un ? Me voici, *Ecce !* Il s'agit de se dévouer, de servir. Le Seigneur peut compter sur moi, *Ancilla !* Cela coûtera ce que Dieu exigera, tout le sang de Jésus et toutes mes larmes de Mère pour l'élever jusqu'à la minute du crucifiement. J'accepte, *Fiat* ! »

Ah ! comme ce mot donne bien la vraie note ! *Magnificat* ce sera pour un autre jour. En ce moment, *Fiat ! Fiat !* –

Sur l'un des murs de la cathédrale arménienne de Lwow, en Pologne, Jan Henryck Rosen, un élève de Luc-Olivier Merson, a peint une « Annonciation » fort expressive. Au premier plan, l'Ange saluant Marie ; au fond, dans la perspective d'une colonnade, la montée du Calvaire : Jésus chargé de sa croix, avec, derrière Lui, se détachant d'un groupe de femmes, la pauvre Madone tout en larmes.

Simple fantaisie d'artiste, ce rapprochement des deux mystères ? Non pas. Bien plutôt expression d'une vérité psychologique plus que vraisemblable.

*

**

Le but de la venue du Christ sur la terre, c'est de rapporter aux hommes la vie divine perdue par le péché originel. Le but de l'acceptation de Marie est de permettre à la venue du Christ de se réaliser.

Ainsi l'«*Ecce Ancilla Domini*» rend la Vierge Sainte doublement Mère : Mère humaine de Jésus, selon la chair ; Mère surnaturelle de tous les humains rachetés.

Que se serait-il passé en cas de non acceptation par Marie ? Car enfin, nous raisonnons toujours dans l'hypothèse – vérifiée de fait par l'événement – de l'acceptation de la Vierge. Mais tout aurait pu se passer autrement⁴. Marie était pleinement libre. Elle a accepté, c'est bien. Mais si elle avait refusé ? Après tout, elle le pouvait

Supposons que Marie, en face de l'intensité dramatique de l'existence douloureuse en perspective si elle accepte, ait dit qu'elle ne pouvait pas assumer charge pareille. En vérité, ce refus était possible. Que s'en

⁴ Terrien dans ses ouvrages capitaux sur la question, : *Marie, Mère de Dieu, Marie, Mère des Hommes*, 4 vol., t. III, liv. II, chap. III, montre bien comment la liberté de son consentement ne mettait pas en péril la réalisation du plan divin. – Bérulle fait remarquer que ce consentement fait de Marie la *personnalité* la plus remarquable du monde entier. En Notre-Seigneur, la nature seule semble mise sur le pavois, la, personne, elle, étant divine ; en Marie, ce qui est « glorifié », c'est la personne, et aucune autre, jamais, ne l'a été davantage.

suivait-il ?

Pas de Jésus Rédempteur, pas de Rédemption, du moins par le moyen escompté ; en conséquence, la vie divine 'perdue au commencement ne nous fait pas retour ; nous restons privés du surnaturel. – Marie, elle échappe du coup à toute la carrière de « dolorosa ».

Elle a accepté, nous le savons. Il y aura un Rédempteur, donc une Rédemption ; donc, ; la vie divine perdue nous revient. Le consentement de Marie est l'origine d'une double naissance : celle de Jésus, la nôtre. Mais à quel prix, pareilles nativités !

La nativité de Jésus nous est plus connue ; parlons surtout de la nôtre. L'on dit souvent : Marie est notre Mère. Comprend-on bien jusqu'au fond ce que ce mot signifie ? Comprend-on qu'à un moment donné de l'histoire du monde, le salut de l'humanité tout entière a dépendu de la petite réponse qu'allait faire cette petite Marie dans cette petite bourgade de Galilée ? Comprend-on que le *Fiat* sortant de sa bouche est un *Fiat* héroïque ? Comprend-on que c'est par amour pour Dieu sans doute, que Marie a eu le courage de l'acceptation, mais aussi par amour pour les hommes, et comprend-on jusqu'où va pour eux cet amour ?

Rien n'en donne mieux l'idée que de rapprocher la conduite de Marie de celle du Père trois fois saint, ou de celle du Fils le Verbe incarné. Marie, avec toute la plénitude de perfection dont elle est capable, calque sur leur attitude son attitude.

L'attitude du Fils de Dieu dans cette histoire divine des âmes, quelle est-elle ?

Considérons-le comme Verbe. Essayons de nous élever par la pensée jusqu'à ce morceau d'éternité qui a précédé l'Incarnation. Le Verbe, on peut l'envisager par rapport au Père au sein de la Trinité ; ce n'est point notre objet ici. Nous pouvons l'envisager dans ses rapports avec nous et relativement à la Rédemption qu'il projette ; à ce point de vue, le Verbe, c'est ce personnage incomparable que nous trouvons, si loin que nous remontons dans les profondeurs de l'Eternité, occupé à penser à nous ; à s'offrir pour nous, à méditer cette prodigieuse incarnation qui fera de Lui l'un de nous.

L'auteur de l'Épître aux Hébreux nous le montre déclarant au monde à l'heure où il a fait son entrée ici-bas : « Me voici. *Ecce venio.* » Cet *ecce* prononcé à ce moment, est-ce que le Verbe ne l'a pas articulé depuis toujours, au long de cet éternel présent qu'est la vie propre de Dieu ? A la pensée de cette heure fixée par les décrets et que par avance il vivait, songeant à nous, ne se livrait-il pas à tout ce que, conjointement avec le Père et l'Esprit-Saint, il avait décidé ?

Dans sa belle contemplation de l'Incarnation, au cours des « Exercices », saint Ignace de Loyola imagine une sorte de conseil de la Sainte Trinité, une délibération des trois Personnes divines, pour savoir ce qu'il convenait de faire en face de la défaillance, à jamais prévue, du premier couple humain, et des sinistres conséquences qui en résultaient

Aucune réparation d'ordre exclusivement humain ne peut suffire. Il y a, dans la faute, de l'infini. L'homme laissé à lui seul, comment pourra-t-il jamais fournir une réparation infinie ? Le Verbe, alors, descendra parmi nous sur terre, au jour marqué ; il viendra prendre un corps semblable au nôtre, vivre avec nous trente-trois ans, et mourir sur la croix. Éternellement, voilà le geste du Verbe : il s'offre pour nous. Le Verbe, c'est celui qui, éternellement, se trouve toujours en train de s'offrir ! « Il faut quelqu'un. J'en suis. Quelqu'un pour se donner ? Ce quelqu'un ce sera moi »

Au jour dit, le voilà qui vient. Au ciel, il ne pouvait présenter à son Père qu'un hommage d'égal à égal. En s'incarnant, c'est-à-dire en prenant un corps semblable au nôtre, il se fait « inférieur ». Ainsi, il pourra obéir, faire la volonté d'un Plus Grand ; dans toute la force du mot, servir... Ce qui a été décidé en commun, voici qu'il le réalise seul. *Ecce puer* : le voilà petit enfant... Les années s'écoulaient, la Passion commence, la scène du balcon de Pilate : *Ecce homo*... Ce n'est pas, tout. Le Verbe s'est fait chair », il s'est fait « plaie il va se faire « pain », et ce sera toujours, dans l'Eucharistie comme dans la Passion, le même mot qui résumera son attitude profonde, *Ecce* ; je m'offre, je me donne... *Ecce Agnus Dei* !

Regardons Marie... Que répond-elle à l'Ange qui lui demande si elle veut servir, donner sa collaboration victimale au grand œuvre de la Rédemption ? Un seul mot, le même exactement que celui du Fils : *Ecce*. Il s'agit de se donner ? Entendu ; on peut compter sur moi. Je me livre. Me dévouer, servir, *Ancilla*, tout est bien, *Ecce* !

Il est impossible de représenter avec plus de perfection la substantielle attitude du Verbe, et du Verbe Incarné. Aucune créature n'a été plus « autre Christ », plus « chrétienne » que Marie, la Mère du Christ.

Si elle imite et reproduit parfaitement le Fils, elle imite encore et reproduit parfaitement, dans son amour pour nous, le Père.

Quel était, en effet, le dessein du Père ? Pour nous sauver nous, de livrer son Fils. Prodige inouï, mais réalité indubitable. Voilà, en présence du Père, deux catégories d'enfants : son Unique, le Verbe Bien-Aimé, la Toute Sagesse et la Toute Pureté, qu'il entoure d'une complaisance infinie et dont il reçoit une tendresse sans bornes ; nous ses adoptifs, devenus, par la faute ancestrale, de tristes rebelles, nous dont la mesquinerie et la stupidité sont la plus évidente prérogative, n'ayant rien qui mérite complaisance et qui nous soucions bien peu de donner au Père notre amour...

Eh bien ! en face de ces deux sortes d'enfants : l'Unique, les adoptifs ; l'Un, sans tache, les, autres, tarés ; l'Un, Verbe Infini, les autres, néants chétifs et fils révoltés, voici que le Père va paraître donner la palme aux seconds, voici qu'il va comme préférer ceux-ci au Premier. La remarque est d'un auteur sacré, Salvien : « Dieu, dit-il, semble avoir plus aimé ses adoptifs que son Unique, ses enfants coupables que le Verbe de Toute Pureté, puisque, pour sauver les seconds, il a accepté le sacrifice de son Premier. »

Ah ! l'on parle de la Folie du Fils ! ! La Folie de la Croix ! Mais la Folie d'Amour du Père, que n'en parle-t-on ? Quel prodige ! « *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum Unigenitum daret !* » C'est ainsi, c'est jusque-là, que le Père a aimé le monde, puisque pour lui restituer la vie divine perdue, il a accepté pour son Fils la crèche, les trente-trois ans sur la terre, la mort en Croix ! Le Père a aimé jusque-là ! ...

Et Marie, jusque-là également.. Sa situation en face des propositions de l'Ange ressemble à celle du Père. Deux séries d'enfants : nous, son Fils. Et le marché qui s'offre est celui-ci : pour nous sauver, nous, sacrifier son Premier-né, accepter de le mettre au monde pour le livrer à la croix. Comme le Père nous a préférés, nous, à son Unique, Elle, Marie, nous préférera, nous, à son Jésus. C'est notre intérêt à nous qui, au moment de sa grande décision, va primer. Qu'elle dise oui, c'est Jésus condamné, mais les hommes sont sauvés ; qu'elle dise non, Jésus échappe, mais l'humanité reste déchue.

C'est oui⁵. Il disait bien le petit Guy de Fontgalland : « Le plus joli mot à dire au Bon Dieu, c'est oui !... Si la Sainte Vierge ne l'avait pas dit à l'Ange de l'Annonciation, où en serait le monde ? .»

*

**

Peut-être est-il possible de pousser plus loin encore l'examen des conséquences de *l'Ecce Ancilla Domini*.

Pour nous sauver, le Verbe de Dieu ne s'est pas contenté de se faire homme comme nous et de mourir pour nous ; Il a voulu nous unir, nous incorporer – saint Paul dira nous identifier⁶ – à Lui : « Moi, je suis la Vigne » expliquera le Sauveur, « et vous, vous êtes les branches ». Le Christ complet, ce ne sera pas seulement le Jésus individuel, Enfant du Père et Fils de la Vierge, ce sera Jésus, plus tous les hommes, vitalement greffés sur lui par la grâce sanctifiante.

D'où les deux expressions.: l'Unique, le Premier-né. Jésus est à la fois l'un et l'autre. Il est par excellence l'Unique ; il est également l'Aîné de beaucoup de frères, le Chef de toute la lignée des élus, lesquels ne seront sauvés que par Lui et en Lui. Jésus n'est pas venu sur terre pour être l'Unique, il l'était déjà, il l'était depuis toujours, puisque Fils éternel du Père. C'est pour être Premier-né que le Verbe s'est incarné, autrement dit, pour incorporer à Lui tous les anciens « adoptifs » de son Père céleste privés par la défaillance originelle de leurs richesses divines. Jésus n'a pas d'autre but que de rattacher l'humanité à son Père en la rattachant d'abord à Lui-même. Les rachetés ne seront rachetés que dans la mesure où ils seront membres du Christ, incorporés à sa Personne dans l'unité d'un seul ensemble, d'un seul Corps. Jésus ne s'est fait homme que pour être à la tête, le chef de ce grand Corps, pour « récapituler » en lui toute l'humanité.

Dès lors, la maternité de Marie revêt une ampleur singulière, et ne donnent-elles pas à réfléchir ces lignes du bienheureux Grignon de Montfort : « Si Jésus-Christ, le Chef des hommes, est né par elle, les prédestinés qui sont les membres de ce Chef doivent aussi naître en elle par une suite nécessaire. Une même mère ne met pas au monde la tête ou le chef sans les membres, ni les membres sans la tête : autrement ce serait un monstre de nature: de même, dans l'ordre de la grâce, le chef et les membres naissent d'une même mère ; et si un membre du Corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire un prédestiné, naissait d'une autre mère que Marie qui a produit le Chef, ce ne serait pas un prédestiné ni un membre de Jésus-Christ, mais un

⁵ Songeant à ce « oui », saint Augustin appelle Marie *Causa libertatis*, la cause de notre liberté.

⁶ Voir les lumineuses explications du P. PRAT *La Théologie de saint Paul*, 15^e édition, t. I, pp. 339-371: « Le mystère par excellence, c'est le dessein, conçu par Dieu de toute éternité, mais révélé seulement dans l'Evangile, de sauver tous les hommes en les identifiant avec son Fils bien-aimé dans l'unité du Corps mystique . » (p369).

monstre dans l'ordre de la grâce⁷. »

On ne prétend point, à coup sûr, que Marie est Mère du Corps mystique – des membres du Christ – de la même manière et dans le même sens qu'elle est Mère du Chef divin – Jésus Notre-Seigneur. Ici, Mère selon la nature ; là, Mère selon la grâce : c'est une première différence. Mais en outre, quand il s'agit du rôle de mère joué par Marie relativement au Corps mystique, il ne faut pas oublier que la Vierge fait elle-même partie de ce Corps mystique, qu'elle est comme nous fille adoptive de Dieu, qu'en rigueur de termes ce n'est pas elle qui donne la vie aux membres du Christ, mais le Saint-Esprit qui, par son inhabitation surnaturelle en chacun, est l'unique source de la grâce, à la fois dans le Christ, en Marie et dans tous les fidèles. Marie n'est la Mère du Corps mystique que dans la mesure où, par son obéissance à Dieu, elle a rendu possibles ces grands mystères et dans la mesure – nous y viendrons plus loin – où, par ses mérites, elle contribue avec les saints à l'accroissement de cet organisme surnaturel.

Il reste, cette remarque faite, que Marie, en acceptant d'être Mère du Christ, n'a pas ignoré que sa maternité, pour être différente ici et là, portait à la fois sur Notre-Seigneur et sur nous – autrement dit, qu'il ne s'agissait pas uniquement pour elle d'être la Mère du Petit Jésus, mais de devenir Mère de Jésus Plénier, du grand Jésus-Christ au complet, le Chef et les membres.

Convierait-il de séparer Jésus de ses frères. le corps des membres ? Nous ne le pensons pas. Jésus n'est venu, en fait, que pour être le Premier-né, que pour donner, en les incorporant. des fils à son Père Céleste: il n'a pas d'autre raison d'être que de rattacher l'humanité à son Père en la rattachant à Lui-même, et, pour notre part, nous nous rangeons volontiers à ce jugement d'un solide et pieux auteur : « Il n'y a pas, en Jésus, l'homme privé et l'homme public ; le Christ n'est que pour sa mission. Et ainsi s'explique la maternité de Marie par rapport aux hommes. Mère du Christ, elle l'est du Christ comme Chef de l'humanité, du Christ dans ses membres qui n'ont d'être surnaturel qu'en faisant un avec le Christ. On ne peut donc séparer en Marie la Mère de Dieu et la Mère des hommes. Jésus est inséparable de ses frères, il n'est que pour eux ; et elle n'est la Mère du Frère aîné que 'pour être la Mère de tous les frères à venir. Ainsi, en consentant à devenir la Mère de Jésus, elle consentait par le même acte à être la Mère de tous ceux qui devaient faire partie du Corps Mystique⁸. »

S'il est vrai qu'on ne peut séparer Jésus de ses frères, le corps de ses membres, on ne peut séparer en Marie, son rôle de Mère de Dieu et son rôle de Mère des hommes. Elle est Mère de tout Jésus, Corps physique et Corps mystique. Du Corps physique de Jésus, par son sang ; du Corps mystique de Jésus, par son consentement libre et par son amour.

Mère de l'un par nature, de l'autre par acceptation gracieuse, elle commence, dès la minute du *Fiat*, à porter et à nourrir dans son cœur plein d'amour, les enfants des hommes, absolument comme, dès cette minute, elle. commence à porter et à nourrir dans son sein le Verbe même de Dieu⁹.

Pie X écrira : « Marie n'est-elle pas la Mère du Christ ? Elle est donc aussi notre Mère, c'est pourquoi nous tous qui sommes unis à Jésus-Christ, et, comme dit l'Apôtre"(Eph., II, 30), qui sommes membres de son Corps, de sa Chair et de ses Os, nous sommes sortis du sein de Marie comme un corps uni à son chef ? D'où il suit que dans un sens spirituel et mystique, nous sommes appelés les enfants de Marie et elle est notre Mère à tous : Mère spirituelle, certainement, mais véritablement Mère des membres du Christ : et nous-mêmes véritablement, nous sommes ses enfants¹⁰. »

⁷ Bienheureux GRIGNION DE MONTFORT : *De la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, première partie, chap. Ier, art.2.

⁸ Bainvel : *Marie, Mère de Grâce* (Beauchesne, 1921).

⁹ *Ita, ex tunc, omnes in suis visceribus bajulat, sicut verissima mater, filios suos* (Saint Anselme)

¹⁰ Encycl. : *Ad diem illum*, 22 février 1904.

CHAPITRE III

MARIE DURANT LA PASSION

Stabat...

D'aucuns s'imaginent que pour «Marie» la montée du Calvaire a duré une seule heure, cinquante ou soixante minutes en fin de matinée, le Vendredi-Saint

Ils ne mettent pas la bonne mesure.

Pour la Vierge, la montée du Calvaire a commencé dès la petite enfance de Jésus. Déjà, par ce que nous avons dit, l'on a pu s'en convaincre. Marie savait qu'elle élevait son Enfant pour le sacrifice ; une mère qui sait l'avenir douloureux de son enfant peut-elle ne pas être une *Dolorosa* ?

Tout de même, autre chose l'appréhension lointaine, autre chose la consommation imminente qui s'impose sur l'heure.

*

**

Or, les jours ont passé, chacun la rapprochant de ce Vendredi effroyable qui devait voir mourir le Fils de Dieu... Les jours ont passé. Déjà, le sapin maigre qui prêterait bientôt ses traverses a été depuis longtemps abattu, les branches d'acacia et les buissons qui serviront bientôt pour la couronne d'épines sont déjà dans quelque coin. On est, au jeudi soir ; la mort en croix, c'est pour demain, demain, trois heures.

Comment la Vierge Marie apprit-elle l'arrestation de son Fils divin ? On ne sait ; vraisemblablement par un des apôtres en fuite ou par la rumeur, publique. « Vous connaissez la nouvelle ? *Ils* l'ont arrêté. » *Ils*, c'est-à-dire les ennemis de ce Sauveur aux paroles de paix et qui ne veut à tous que du bien. Et l'on se murmure la trahison de l'un des Douze ; le baiser dans les ténèbres, Pierre dégaînant, la fuite éperdue de la petite troupe jusque-là fidèle. « Ils sont venus avec des torches et des bâtons, et ils l'ont pris et emmené. » Peut-être quelqu'un ajoute-t-il, pour consoler la pauvre Mère : « Ne craignez rien d'ailleurs ; son innocence, à coup sûr sera reconnue ! »

Braves gens qui ne soupçonnent pas, eux, l'avenir. Ils redoutent, mais ils ignorent, Marie, elle, n'ignore rien ; elle sait.

Peut-être son amour maternel s'efforce-t-il d'espérer encore contre toute espérance ? Déjà, *ils* ont essayé de s'emparer de Lui et de Lui vouloir du mal. L'heure n'était pas venue. L'heure aurait-elle sonné, cette fois ?...

Hélas ! comment garder un doute ? Et quelle nuit dut passer la pauvre Mère du Sauveur Jésus après les événements d'une pareille soirée ! Aussi bien, d'heure en heure, les nouvelles des différents tribunaux arrivent. Eût-elle un moment hésité à croire qu'elle ne le pourrait plus ; l'évidence est là qui, bien avant le crucifiement, la crucifie.

La Vierge put-elle suivre. Ces séances tragiques où Notre-Seigneur est traîné, bafoué, jugé ? On ne sait ; l'Evangile n'en dit rien. Était-elle sur la place, au pied du balcon de l'Antonia quand Pilate produisit le Christ à la foule ? C'est plus que vraisemblable. « Aucun motif de condamnation », a déclaré le Procureur. « Je ne trouve rien à punir dans cet homme. » Rien à punir ! Et il lui fait infliger la punition des esclaves ! Il faut apaiser la foule ameutée ; cette foule, devant un malheureux ruisselant de sang, coiffé d'épines, n'aura pas le triste courage de réclamer la mort !

Psychologie trop courte ! Les cris éclatent : « A mort ! A mort ! Crucifiez-le ! » Et là, dans un retraits de mur, soutenue par quelques amies, la Mère du condamné peut apercevoir son Fils.

« Tenez, votre client, ô Juifs, le voilà ! Cela peut suffire à présent, n'est-ce pas ? « *Ecce homo* ! » Hélas, non ! cela ne suffit point. Il va falloir aller jusqu'au crucifiement. Ah ! c'est bien l'heure dont il m'avait parlé... Avec sa délicatesse filiale, quand nous évoquions d'avance l'avenir, il savait, pour ne pas me faire trop de peine, estomper les trop douloureux détails !... Il me cachait beaucoup, mais je comprenais tout, et maintenant je ne puis plus douter. Qu'il faut donc de souffrance pour sauver le monde ! Père très saint, ayez pitié ! Mais puisque avec l'offrande du Fils, *ecce Homo*, celle de la Mère est requise, prenez ma souffrance, *ecce ancilla* !

Jésus est condamné. L'exécution ne doit comporter aucun détail. Les traverses du gibet sont déjà prêtes. Encore quelques instants et le cortège du crucifiement va se mettre en route vers le Golgotha .

Jean s'approche : « Oh ! Mère n'y allez pas ! Vous allez trop souffrir ! Demeurez. Pourquoi vouloir assister à ce drame ? A quoi servira votre présence ? sinon à Le faire et à vous faire davantage souffrir ?...

Mon fils, il le faut ! »

Il faut que Marie, la Mère Douleuruse , soit près de Jésus, le Fils douloureux.

Ah ! quand il passait, guérissant à travers les bourgades, ou quand il enseignait les foules au bord du lac ; quand il nourrissait cinq mille personnes au désert ou que Jérusalem l'acclamait, Marie n'avait pas besoin d'être là.

Maintenant que Jésus souffre, la Mère de Jésus sera près de Jésus.

« Jean, mon fils, partons. »

Et les voilà tous deux, suivis de quelques femmes, s'efforçant, par des rues détournées, de joindre la tête du cortège. A un carrefour, le groupe s'arrête. Par le chemin qui monte, la rumeur arrive : ce sont *eux*, et parmi eux, il y a *Lui* !

Tout en avant, un centurion portant, au bout de sa pique, le morceau de parchemin sur lequel est écrit le nom du condamné. La rue est étroite et Marie peut découvrir, tracés en grosses lettres gauches, les caractères : « Jésus de Nazareth, Roi des Juifs. »

Jésus ! Et c'est tout Bethléem qui s'évoque, les joies et les angoisses de l'attente, Noël, l'étable et la mangeoire, les bergers et les rois d'Orient, le massacre d'Hérode, l'Egypte, la vie là-bas, le retour...

Eh ! oui, ce n'avait pas toujours été facile de préserver l'Enfant du péril. Les méchants dressaient sournoisement leurs embûches, elle devinait dans l'ombre leur menace.

Il n'échapperait pas toujours, hélas ! Elle avait beau faire. Aujourd'hui, voici qu'il est tombé entre leurs mains !..

Jésus *de Nazareth* ! On la croirait d'hier, cette vie apparemment si douce – et si chargée d'appréhension ! – dans l'atelier de Joseph, où le Fils et la Mère se préparaient dans le silence au grand sacrifice... Nazareth ! Ah ! comme elle se souvient, et des longues soirées en famille, et des confidences échangées, comme aussi du voyage à Jérusalem au sortir de la petite enfance et de la redoutable parole aux apparences inoffensives. « Avant tout, les choses de mon Père. » Ne méditait-elle point continûment en son cœur¹¹ cette annonce tragique ? Elle en vivait. Chaque jour, elle en mourait.

Aujourd'hui, les apparences inoffensives s'écroulent dans toute sa réalité sanglante, le plan rédempteur s'impose terrible. La volonté du Père, ratifiée d'ailleurs éternellement par le Fils, demande à s'accomplir. L'heure est venue. Que porte-t-il, ce centurion, au bout de sa pique, sinon le placet qui délivre l'humanité – la charte qui supplicie Jésus, qui l'a elle-même supplicié toute sa vie¹² ?

Roi des Juifs, ou plutôt Roi du genre humain. Pauvre Roi ! Comme *ils Lui* ont fait expier et payer Cher sa royauté !

Justement, voici qu'elle *Le* devine... Par-dessus les cimiers des casques, une poutre oblique là-bas, qui oscille, secouée, fiévreuse, à la merci de chaque cahot.

Dessous, c'est *Lui*, Lui ! Elle ne le voit pas encore de ses yeux. Mais son cœur va plus vite et plus loin que ses yeux. Pauvre, pauvre Fils Bien-Aimé !

« Venez, murmure Jean. Venez, allons-nous-en ! Il ne faut pas rester.

• Ma place est ici, comprends-le ! »

Maintenant Jésus est parvenu à hauteur à peu près de sa Mère. Elle peut, l'infortunée Mère Douleuruse, contempler son Enfant. Roi, il a une couronne ! Les perles sont couleur de sang !

« Par pitié, ne regardez pas ! détournez-vous ! »

Mais quoi, quel est ce remous dans la foule ? Qui est cette femme ? Elle fend la barrière des soldats. Elle arrive jusqu'à Jésus. Elle tend un linge. Elle essuie les crachats et le sang.

Véronique, compatissante et courageuse Véronique, sois bénie pour ton geste d'ardente pitié, pour ton amoureuse compassion¹³. Véronique, c'est la Mère du condamné qui te bénit ! Véronique, pour Lui et pour moi, merci, merci !

Marie a pris la suite du cortège. Guidée par Jean et les femmes, elle monte. Au XIIIe siècle,

¹¹ *conferens in corde suo*.

¹² Col., II, 14 : Il a détruit l'acte qui était écrit contre nous et nous était contraire, avec ses ordonnances, et il l'a fait disparaître en le clouant à la Croix.

¹³ Une sainte grand-mère explique à une enfant le Chemin de la Croix. On va passer à la VIe station. « Grand-mère, attendez, attendez ! – Quoi, ma petite ? – Je vais prendre aussi mon plus beau mouchoir et essuyer la figure de Jésus. Jésus refera bien pour moi son miracle. Je l'aime autant que Véronique. » – Nous garantissons l'authenticité de ce joli trait.

sculpteurs et peintres représentent souvent la Vierge soutenant la croix, aux lieu et place du Cyrénéen. Il y a une belle théologie dans cette infidélité historique.

On arrive. Ils étendent la croix par terre. Des soldats s'emparent de Jésus. On lui arrache ses vêtements et, brutalement, on le couche, sur le bois rugueux.

Il faut aller vite. D'ailleurs, chacun est à son poste ; voici les clous, voici les marteaux. En avant !

Et Marie est là, elle voit. Et elle entend...

Elle voit le bras de son Jésus étiré sauvagement par un soldat, tandis que d'autres lui maintiennent les jambes. Au tour de l'autre bras, maintenant...

Elle entend le bruit mat du clou traversant les chairs sous le marteau qui frappe, puis le bruit plus sonore du clou entrant à plein dans le bois.

Elle voit les cordes enrouler chaque membre au gibet pour que les plaies ne se déchirent pas.

Puis, ils saisissent la croix comme on ferait d'une échelle qu'on veut soulever. C'est lourd ces deux traverses avec ce corps d'homme accroché. Oh. ! les affreuses secousses ! Les larmes et le sang ont de nouveau ravagé la figure. Véronique, à l'aide, ô douce femme ! Mais non ; impossible de franchir le cordon, les soldats maintiennent la haie. Il faut se garder à distance...

Le pied du gibet touche les bords du trou préparé. Une dernière grande secousse ! Quelques cales, un peu de terre. Et c'est fini ! L'appareil de mort, l'instrument du rachat, est dressé.

Alors, les soldats permettent aux femmes d'approcher. Et Marie vient au pied du gibet partager les trois heures d'agonie.

Lorsque dans le désert de Bersabée, Agar voit son fils Ismaël torturé par la soif et sur le point de rendre l'âme, elle n'a pas le cœur de rester près de lui : « *Non videbo morientem filium*. Non ! je ne puis assister à la mort de mon enfant¹⁴. » Elle l'étend au pied d'un arbre et s'éloigne à la distance d'un jet de pierre.

C'est l'inverse que fait Marie. Au pied de cette croix, elle a une fonction à remplir. Le geste de l'offrande qui, depuis l'Annonciation, est son geste de tous les instants, il faut à cette heure qu'elle lui donne sa dernière consécration, sa signification plénière. Toute sa vie, elle a élevé Jésus pour le sacrifice. Le sacrifice va se consommer. Il faut lui assurer son couronnement.

Crucifixa, crucifixum... A la Mère crucifiée d'offrir à Dieu son Fils crucifié !

Toute sa vie Jésus fut en croix¹⁵. Et, du même coup, Marie, sa Mère. Mais ce n'était que l'expectative ; aujourd'hui, c'est l'accomplissement. Jadis, les affres de l'appréhension ; aujourd'hui, les affres de l'exécution : c'est tout de même autre chose !

« Le fait est au-dessus de sa prévision. » Toute la vie était en croix ; mais la croix est encore plus dure que toute la vie !

Il le faut pourtant. Et Marie, trois heures durant, va rester au pied de l'Espalier sanglant où la Vigne Vivante agonise.

Au pied, interrompt saint Bernard ; croyez-vous bien que ce soit au pied ? « Non, non, ce n'est point près de la croix que Marie se trouve, mais sur la croix¹⁶, clouée aux traverses comme Jésus. » Regardez Jésus, dit saint Bonaventure, « des blessures multiples sillonnent son Corps ; tout cela se réunit en une seule et inénarrable blessure, celle du Cœur de Marie¹⁷ ».

Sa douleur est telle, à l'estimation de saint Bernardin de Sienne, que si par hasard elle s'était trouvée divisée sur toutes les créatures capables de souffrir, toutes auraient, à l'instant même, expiré. Cette immense douleur, continue-t-il, Dieu ne permit pas qu'elle tuât la Vierge, uniquement parce que son heure n'était pas encore venue.

En face de cette effroyable souffrance, certaine tradition d'art des plus contestables, soulignant peut-être l'avis de quelques Pères, a peint Marie défaillant au pied de la croix : ce sont les « Notre-Dame du Spasimo ». Au dire de Newman, dans son volume *Du culte de la Sainte Vierge*, trois Docteurs : saint Basile, saint Cyrille, saint Jean Chrysostome auraient accueilli sans trop de répugnance l'idée de Marie, s'abandonnant sur le Calvaire, au tourment du doute. Rien ne paraît moins fondé, moins conforme à la croyance commune. En 1580, le célèbre auteur latin de *l'Histoire des peintures et images religieuses*, Molanus, fidèle aux intentions du Concile de Trente (session 25, chap. ii), insistait vigoureusement pour

14 Gen. xxi 16.

15 *Tota vita Christi, crux et martyrum fuit.*

16 *Ubi stabas ? Numquid juxta crucem ? Imo et in cruce.*

17 *Singula minera, per ejus corpus dispersa, in uno corde sunt unita.*

qu'on supprimât, dans les représentations de Marie au pied de la croix, tout faux pathétique. Le Pape Benoît XIV émettait une défense stricte ; la science théologique est unanime. L'oratorien Gibieuf, au XVIII^e siècle, résume ainsi l'opinion générale : Au Calvaire, Marie « n'était ni couchée, ni penchante, ni en aucune disposition qui porte marque de faiblesse, mais bien droite et sur ses pieds ».

Aussi bien, un sentiment domine sa douleur l'entière soumission de tout son être aux volontés rédemptrices du Père et de son Fils ; en d'autres termes, l'immense amour qu'elle a pour nous et qui lui fait accepter – comme le Père l'accepte – le sacrifice de son « Premier » pour que nous tous, ses « seconds », nous soyons sauvés.

Audacieusement, Gerson va jusqu'à prétendre que cet amour de Marie pour nous est tel, cette harmonisation de toute son âme au vouloir de Dieu est si totale, cette intelligence que le sacrifice de Jésus est requis pour le salut de l'humanité, si plénière que Jésus vint-il à être, en cette minute atroce, détaché de son bois rédempteur, là Vierge, de ses propres mains, l'aiderait de nouveau à s'y fixer : *Si Deus jussisset, crucifixisset*

Pas n'est besoin d'aller aussi loin, mais nous pouvons parler comme François de Sales ou Mgr de Ségur. « Considérez, écrit le premier, comme l'amour tire toutes les peines, tous les tourments, les souffrances, les douleurs, les blessures, la Passion, la croix et la mort même de notre Rédempteur dans le cœur de sa Très Sainte Mère. Hélas ! Les mêmes clous qui crucifièrent le corps de ce divin Enfant crucifièrent aussi le cœur de la Mère, les mêmes épines qui percèrent son chef outreperçèrent l'âme de cette Mère très douce : elle eut les mêmes douleurs que son Fils par condoléance, les mêmes passions par compassion, et en somme l'épée de la mort qui transperça le corps de ce très aimé Fils outreperça de même le cœur de cette très aimante Mère, d'autant que ce cœur de Mère était joint et uni à son Fils d'une union si parfaite que rien ne pouvait blesser l'un qu'il ne navrât aussi vivement l'autre. Or, cette poitrine maternelle étant ainsi blessée d'amour, non seulement ne chercha pas la guérison de sa blessure, mais aima sa blessure plus que toute guérison, gardant chèrement les traits de douleur qu'elle avait reçue, à cause de l'amour qui les avait décochés dans son cœur, et désirant continuellement d'en mourir, puisque son Fils en était mort entre les flammes de la charité, holocauste parfait pour tous les péchés du monde. »

« Ce n'est pas en vain », note à son tour le saint prélat aveugle, Mgr de Ségur, « que Jésus-Christ a voulu que Marie fût debout au pied de sa croix et qu'elle nous y fût montrée assistant à sa mort comme un grand témoin de la divinité du sang qu'il répandait pour le salut du monde. La croix s'appuie ainsi sur Marie autant que Marie s'appuie sur la croix... Otez Marie et la croix tombe, disait saint Cyrille au Concile œcuménique d'Ephèse. La Vierge avait enfanté sans douleurs le Christ trois fois saint. Maintenant que son Fils et son Dieu avait accompli sa mission sur la terre, elle enfantait dans des douleurs inconcevables le fils adoptif et coupable pour lequel mourait Jésus. comme au jour de l'Incarnation l'amour qu'elle avait pour son Dieu était devenu l'amour de Jésus, au jour de la Rédemption l'amour de son Jésus devint en elle l'amour de toute l'Eglise ».

C'est que Marie est doublement Mère. Elle a donné naissance à Jésus, mais elle nous a enfantés, nous aussi, au divin. Cette maternité conjugquée explique tout. Marie n'est pas Mère d'un enfant pour elle, mais d'un enfant pour nous. Elle est Mère de la Rédemption avant d'être Mère du Rédempteur ; ou plutôt, elle est Mère du Rédempteur pour que tous les rachetés, unis à leur Chef, ne composent qu'un seul et unique Jésus. Parlant de la naissance du Sauveur à Bethléem, saint Luc observe : « Elle enfanta son Premier-né. » Premier appelle second. La fécondité de Bethléem appelait la fécondité de l'Annonciation et du Calvaire ; la maternité sans douleur appelait la maternité dans les larmes et le brisement de tout l'être.

Aussi bien, écoutons : De sa croix, Jésus a laissé tomber quelques rares paroles.

Il vient de rompre à nouveau le silence et s'adresse pieusement à Marie.

Lui désignant l'apôtre Jean : « Femme, murmure-t-il, voilà votre fils ! »

Oh ! la parole singulière ! Pourquoi ne dites-vous pas, Seigneur Jésus : « Voilà quelqu'un, qui vous servira de fils puisque moi, vous le voyez, j'expire. » Non, vous dites : « Voilà votre fils », comme pour signifier : « Vous me perdez en ma personne, mais vous me retrouverez, moi, le même, en la personne de Jean. »

Et Jean, ce n'est pas seulement Jean tout seul, mais chacun de nous, puisque selon la doctrine sur le Corps plénier du Christ, dans le premier venu en état de grâce, il ne faut pas voir une simple créature humaine, mais « le Christ ». – « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » – *Non amplius vivit ipse, sed in ipso vivit Christus*, comme parle Origène utilisant saint Paul : « Le chrétien n'est pas simplement

un homme, c'est un autre Jésus-Christ. »

Jésus, Jean, nous tous, cela ne fait qu'un, un unique Jésus, et donc pour Marie, un unique Fils.

Le Sauveur a donc bien raison : « Femme, voilà votre Fils ! »

« Jésus ne dit pas, continue Origène : Voici, en la personne de Jean, un autre fils différent de moi..., mais simplement votre fils, comme s'il lui eût signifié : Vous n'avez qu'un seul fils et je le suis en celui-ci. Par le mystère que je vais accomplir, Jean s'incorpore à moi ; il ne forme qu'une seule chose avec moi, il est en moi comme je vivrai en lui. Vous avez donc, ô femme, en la personne de Jean qui est au pied de la croix, le même fils qui est sur la croix, votre Jésus que vous avez engendré et qui se trouve dans son disciple, comme le chef dans les membres auxquels il est uni... Il ne lui manque rien pour être un autre moi-même, une même chose avec moi, et puisque je suis votre Fils, il l'est également, et tous ceux qui auront les mêmes titres. que Jean deviennent dès ce moment, en moi et avec moi, votre Fils unique. »

Est-il possible d'exprimer avec plus de force notre vie dans le Christ, notre identification au Sauveur Jésus dans l'unité d'un même ensemble, et, comme l'on dit, d'un même Corps mystique.

Il n'y a qu'*un seul* Jésus, mais il comprend *tout* Jésus.

La Mère de Jésus n'a qu'un seul Fils, ce grand Jésus-Christ au complet dont le Sauveur est la tête et nous les membres.

Chaque membre de Jésus a donc, au sens le plus précis du mot, Marie pour Mère.

A la formule « Femme, voilà votre fils », l'autre formule est liée : « Voilà votre Mère. »

LIVRE II

NOTRE MÈRE ?

AVEC QUELLE RICHESSE D'ÂME

Chapitre I Le point de départ : L'Immaculée Conception

Chapitre II

Chapitre III

Dieu a fait de Marie notre Mère à quel prix, on l'a vu. Une mère, c'est, par excellence quelqu'un qui donne. Marie sera la grande donneuse de divin.

Mais pour donner, il faut savoir ; avant de distribuer, il faut posséder. En vue du rôle sublime confié à Marie, de dispensatrice des grâces octroyées à la terre, ne convient-il pas que Dieu la comble, au préalable, des richesses surnaturelles les plus hautes ; ne convient-il pas que la vie divine s'épanouisse en elle au maximum, avant que, par elle, la vie divine s'épanouisse dans nos cœurs ? *Esto concha, non tantum canalis*, dira saint Bernard à son ancien moine devenu le Pape Eugène III : « Tu dois être le canal pour faire arriver aux ouailles les dons de Dieu ; sois d'abord ; toi, le pasteur, ample réceptacle de divin. »

Au livre suivant, nous verrons Marie, canal des grâces surnaturelles ; il nous faut d'abord l'admirer comme réceptacle personnel de vie divine.

Elle n'est ce qu'elle est que pour pouvoir donner ce qu'elle donne. Voyons ici ce qu'elle est ; comment Dieu la comble et comment elle correspond à chaque instant, de toute son âme, à toutes les invitations à monter.

CHAPITRE I

LE POINT DE DÉPART : L'IMMACULÉE CONCEPTION

Le point de départ, pour chacun de nous, de notre montée en grâce, c'est le Baptême – baptême d'eau, moyen normal ; baptême de désir, son suppléant¹⁸. Tout homme, en effet, entre dans l'existence, porteur des conséquences du péché d'origine. La vie divine que Dieu voulait donner à l'humanité, il ne la possède pas, les ancêtres l'ayant perdue. Aussi, né une première fois à la vie humaine, il lui faut, en second lieu, naître à la vie divine et c'est la raison d'être du rite baptismal qui introduit dans la vie chrétienne, dans le pays du surnaturel, dans la famille des enfants de Dieu.

Une seule créature au monde est entrée entièrement pure dans l'existence humaine : c'est Marie. On appelle ce privilège incomparable son Immaculée Conception. L'Eglise ne veut donc pas signifier par là que Marie a été conçue dès le sein de sa mère comme elle-même a conçu Jésus-Christ, c'est-à-dire par l'opération du Saint-Esprit ; ce serait lui attribuer une origine divine et miraculeuse comme celle de Notre-Seigneur, et cela n'est nullement en question ; l'Eglise, en appelant Marie Immaculée dans sa conception, entend par là que Marie, dès le moment où Anne l'a conçue, s'est trouvée préservée de la tache originelle contractée par toute la descendance d'Adam et Eve.

Que l'on ne s'étonne point d'un aussi beau privilège !

Est-ce que – indépendamment même de la croyance désormais formelle et imposée par l'Eglise – les raisons qui militent en faveur de la Conception Immaculée de Marie ne sont pas évidentes ?

Jésus ne devait-il pas à sa sainteté de naître d'une Mère sans tache ? Lui « qui trouve des poussières dans les anges même » et « ne se plaît que parmi les lys », aurait consenti à prendre naissance dans une chair

¹⁸ Voir le volume *Baptême et Confirmation*, dans la collection « Les Sacrements » (Lib. Flammarion).

que le péché eût souillée ? Qui le croirait ? Et n'avait-elle pas raison cette protestante convertie qui disait : « La seule supposition d'une faute en Marie me semblait rejaillir sur le Christ comme un outrage, Lui dont elle tient toutes ses perfections et qui n'a pas rougi de l'appeler sa Mère »¹⁹

De plus, Jésus ne devait-il pas à sa gloire de préserver Marie de la privation originelle ? Quel était le but de sa venue sur terre ? Réduire au minimum l'empire du péché. Sa victoire sur le péché eût-elle été complète si, un moment au moins, le démon avait pu mettre son emprise sur Marie et la priver de vie divine ?

Bien mieux, Jésus ne devait-il pas à son amour pour sa Mère de la préserver de toute souillure ? L'honorant de toute éternité, n'a-t-il pas tout mis en œuvre pour qu'elle fût l'absolue pureté ? Voici qu'elle vient parmi nous. « Prenez garde, ô Sagesse Eternelle, crie Bossuet au Verbe de Dieu, prenez garde que dans ce moment même elle va être infectée d'un horrible péché, elle va être, en possession de Satan. Détournez ce malheur par votre bonté ; commencez à honorer votre Mère, faites qu'il lui profite d'avoir un Fils qui est avant elle ; car enfin, à bien prendre les choses, elle est déjà votre Mère et 'vous êtes déjà son Fils. »

Jusqu'à la décision du 8 décembre 1854, l'Eglise avait laissé à la libre acceptation des fidèles la croyance ferme à l'Immaculée Conception ; elle l'autorisait puisqu'elle en célébrait la fête, mais ne l'avait pas encore formulée comme dogme défini.

A la vérité, aux premiers âges chrétiens et jusqu'au Xe siècle, l'on ne trouve point, du privilège marial, de témoignages explicites. Dans la Bible, la Mère du Rédempteur est donnée comme devant écraser la tête du serpent et l'on convient sans peine que son triomphe sur le démon ne serait guère effectif si elle-même d'abord avait été sa victime. "Dans l'Evangile, l'Ange proclame Marie « pleine de grâces », « bénie entre toutes les femmes ». Poussées à leur terme, ces expressions incluent logiquement l'exemption de la faute originelle. Mais, de la Bible comme de l'Evangile, tout ce que concluaient les fidèles, c'était la merveilleuse sainteté de Marie : le point précis de la préservation immaculée ne leur apparaissait pas comme tel. L'attention n'était guère attirée de ce côté ; le problème ne se posait pas.

Il faudra le Moyen-Age pour faire jaillir du jeu des controverses la pleine lumière ; d'éminents théologiens et des saints – saint Bernard, saint Thomas d'Aquin – n'osent se prononcer ou même pencheront pour la négative, ne croyant pas que le privilège de Marie se trouvât découler à l'évidence des textes évangéliques et pratiques et qu'on puisse exclure la Sainte Vierge de l'affirmation révélée du péché originel donné comme absolument universel. L'Université de Paris se mettra nettement du côté des défenseurs de l'Immaculée Conception ; en 1837, notamment, elle envoie vers le Pape, alors en Avignon, plusieurs de ses membres, en particulier, Pierre d'Ailly et Gerson, pour obtenir que soient dénoncés et poursuivis ceux qui combattent le privilège de Marie.

Les premières instances, pour obtenir la reconnaissance par l'Eglise du titre glorieux de Marie, datent du Concile de Bâle, en 1453 : l'Immaculée Conception fut définie comme une doctrine pieuse, en harmonie avec le culte de l'Eglise, la raison et la Sainte Ecriture, mais le décret n'eut pas force de loi, à cause du schisme dans lequel le Concile de Bâle se laissa entraîner.

De nouvelles démarches furent faites au xve siècle pendant le V^e Concile de Latran, et, à l'époque du Concile de Trente, le Pape Léon X songeait à une définition. On n'alla point jusque-là : d'une façon toute négative, on déclara qu'en parlant de l'universalité du péché originel on ne prétendait pas englober Marie dans cette universalité. Geste timide, semble-t-il ; geste important qui montre à tout le moins que la doctrine de l'Immaculée Conception n'était ni hérétique, ni certainement fausse comme le prétendaient plusieurs, mais qui ne suffisait pas pour l'imposer comme une doctrine de foi, pas même comme une doctrine indiscutable.

Les plaidoyers en faveur du privilège marial continuent de parvenir au centre de la chrétienté. Alexandre VII publie une bulle décidant que le culte de la Conception Immaculée de Marie serait retenu dans l'Eglise Romaine, et menaçant de peines sévères les opposants et détracteurs ; aussi voit-on, par exemple, l'Université de Douai, le 2 juillet 1662, par la bouche de son recteur, proclamer sans hésiter la chère croyance : « Sainte Marie, conçue sans le péché originel, Vierge et Mère de Dieu sans tache, Nous, Recteur, avec toute l'Université de Douai, nous vous choisissons aujourd'hui d'une voix et d'un cœur pour, notre Souveraine, Patronne et Directrice, et nous sommes prêts ; selon l'exhortation de Notre Saint-Père le Pape Alexandre VII, et de concert avec la majeure partie du monde entier, 'à la professer et à défendre toujours .et partout votre conception sans tache. »

Benoît XIV fait rédiger un projet de bulle en 1742, mais il était réservé au XIX^e siècle de voir

¹⁹ Miss A. BAKER : *Vers la Maison de Lumière*, trad franç. Paris, 1912, p. 270.

réaliser l'espérance des âges précédents. Une Commission fut nommée par Pie IX pour examiner l'affaire et Rome demanda l'avis des évêques du monde entier : sur six cent vingt-six réponses, on n'en compte que quatre pour la négative, réduites plus tard à une seule. Le 8 décembre 1854, Pie IX, en présence de cinquante-trois cardinaux, de cent quarante-trois évêques venus de tous les points, promulgua solennellement le dogme bien-aimé. Quatre ans plus tard, à Lourdes, avaient lieu les apparitions à Bernadette et la précieuse confidence faite par la Vierge en la seule langue que comprit la petite Soubirous, le patois pyrénéen : « Je suis l'Immaculée Conception. »

Il faut bien se garder de ne voir dans l'incomparable privilège de Marie défini par Pie IX, qu'un avantage purement négatif : l'absence d'une tare ancestrale. L'Immaculée Conception, c'est pour la Vierge bénie une dignité positive d'une splendeur sans analogue. Dire que Marie n'hérite point de la triste privation de vie divine qui avait été la punition de la faute, c'est dire qu'elle vient au monde bénéficiaire de la vie surnaturelle. Puisqu'elle n'est point privée, elle possède. Et cette vie surnaturelle que Dieu lui donne à l'entrée dans l'existence n'est point une vie surnaturelle sans ampleur.

Dès ce premier début, Dieu le Père met en elle ce qui la rendra digne de porter son Fils unique à l'heure où il prendra corps dans le sein de Marie. Dieu le Fils, l'honorant éternellement pour sa Mère, la prépare dès ce premier début, à cette sainte et auguste dignité, et le Saint-Esprit, la regardant comme son sanctuaire le plus parfait après la sainte humanité du Sauveur, se plaît à l'enrichir du maximum de trésors. Tout ce qui avait été épars et répandu dans les âmes justes, Dieu le rassemble et en fait don, dès ce premier commencement, à la Vierge entrant en ce monde

« Dans ce moment », écrit M. Olier, fondateur de Saint-Sulpice et grand dévot à Marie, « Dieu réunit et renferme en elle toutes les perfections qu'il avait répandues dans les âmes justes de l'ancienne loi, ou plutôt elle a seule plus de l'esprit de Jésus-Christ que n'en avaient possédé tous les prêtres, les patriarches, les juges, les prophètes, les rois, que tous les saints de l'Ancien Testament et les justes de la gentilité tout entière. »

Dieu ne s'est plu à combler les différents saints à travers les âges que pour se donner la joie, au moment où Marie paraîtrait ici-bas, de la combler de tout ce qu'il avait disséminé sur tous les justes. A chacun d'eux, le Très-Haut avait donné quelque perfection ; tout cela se rassemble, s'unit en une gerbe triomphale, s'harmonise et se fond en un tout magnifique.

« Dès le premier instant de la conception de Marie c'est toujours M. Olier qui parle le Saint-Esprit verse en elle seule et lui communique plus de grâces que n'en possédèrent et n'en posséderont jamais toutes les âmes les plus parfaites et les plus éminentes réunies. »

Ainsi donc, voilà la dignité surnaturelle de Marie dès le premier instant de sa conception. Un des auteurs qui ont parlé avec le plus de lyrisme²⁰ – un lyrisme un peu déchaîné parfois – des perfections de Marie, le P. Binet, au moment où il va parler de ce privilège unique de la Mère de Dieu, avertit ainsi le lecteur :

« Prenez bien garde à vous, car véritablement, en voulant parler des grâces de Celle qui est pleine de grâces dès son commencement, nous allons tomber dans un abîme. Soit que nous parlions de la qualité, ou de la quantité, ou du nombre innombrable de ces grâces incommunicables à tout autre qu'à la Mère de Dieu ; soit que nous essayions d'expliquer l'éminence et la hauteur presque infinie de chacune de ces grâces, il me semble que nous allons nous plonger dans un océan du fond duquel nous ne sortirons jamais et tant mieux ; car on ne saurait plus heureusement se perdre que dans un océan si doux et dans la mer la plus profonde qui se puisse imaginer. »

Si tels sont les commencements de grâce en Marie, insondables déjà, comment pourrions-nous évaluer, au fur et à mesure de sa croissance, ses progrès de grâce ?

Qu'on veuille bien y réfléchir en effet : chaque moment de la vie consciente de Marie est pleine correspondance à Dieu, c'est-à-dire que chaque minute de son existence, chaque respiration consciente de son être intensifie la présence divine qui règne en elle ; somptueuse dès le commencement.

Qu'est-ce que la grâce sanctifiante ? Le fait en nous d'une certaine surrévélation de nos facultés de connaître Dieu et de l'aimer ; mais plus encore que la venue en nous de ce « quelque chose », la présence du grand « Quelqu'un », Dieu lui-même. Si, dans la dernière des âmes en grâce, la Trinité Sainte habite, ce qui constitue la merveille des merveilles, que faut-il dire de l'habitation divine en Marie, grandissant à chaque

²⁰ *Chef-d'œuvre, de Dieu*, 2e part., chap. I.

instant, si déjà au point de départ la plénitude de vie divine qui se trouve en elle dépasse tout ce que l'on peut rêver. De Jésus, l'Evangéliste devait dire : « Il croissait en sagesse et en grâce » ; combien cela est vrai également de Marie !

Sainte Thérèse, si fidèlement fidèle en sa vie et qui mourra d'amour, a pu écrire l'histoire de ses infidélités à la grâce ; à Catherine de Sienne, Dieu présente un jour une grappe de raisins dont presque tous les grains sont maculés et il lui fait entendre que c'est là l'image des actions de sa vie, bonnes sans doute, mais entachées d'imperfections qu'elle aurait évitées par une correspondance plus parfaite à la grâce ; le saint portier du collège des Jésuites de Majorque, le frère Alphonse Rodriguez, que l'Eglise a canonisé comme un modèle d'amour de Dieu et de constante fidélité à son devoir d'état, s'était donné pour règle de baisser les dalles de certain corridor où, lui semblait-il, il avait pu lui arriver de refuser quelque chose à Dieu ou de ne pas le servir en toute plénitude.

En Marie, aucune défaillance d'aucune sorte ; aucune broussaille d'infidélité dans le champ de son âme ; rien que des épis gonflés ; la faillite complète du semeur d'ivraie. Le « comme » du « Soyez parfait comme le Père Céleste est parfait », jamais personne ne le réalisa avec une plus radieuse et substantielle plénitude.

En raison du rôle que Marie devait tenir dans le plan rédempteur, non seulement Dieu l'enrichit surnaturellement d'une manière étonnante, mais il lui donne, dans l'ordre naturel, des faveurs qui lui permettent de déployer et d'enrichir son exceptionnelle vie divine ; ainsi Marie dotée, dès son entrée dans la vie, d'une grâce sanctifiante sans précédent, sera encore, dès son entrée dans la vie également, douée de la pleine conscience de ses actes²¹. Pour correspondre à Dieu, et donc mériter, il faut avoir atteint l'âge de discernement ; l'âge de discernement, Marie le possède dès son premier jour, et voilà pourquoi, toute petite encore, elle peut poser un acte qui, de soi, exige la pleine maturité de l'âge ; cet acte que l'Eglise commémore le jour de la Présentation de Marie, 21 novembre, est le don d'elle-même au Bon Dieu sous forme d'un engagement de virginité à l'âge de trois ou quatre ans.

Qui mesurera la plénitude de cette remise de son âme entre les mains du Très-Haut ! Ce n'est d'ailleurs que la consécration officielle, extérieure et pour notre édification, du don plénier que Marie faisait d'elle à Dieu tous les jours, à toute minute, au cours même de son sommeil, vérifiant à la lettre la parole du Cantique : « Je dors, mais mon cœur veille. » Environ onze ou douze ans plus tard, à l'ange Gabriel qui lui demande si elle est prête à « servir », à tout donner, elle n'aura pas de peine à laisser jaillir de son cœur les mots pour elle si sanctifiants, pour Dieu si glorieux, pour nous si rédempteurs, *Ecce... Ancilla*. Servir ? Je suis prête, me voici ! puisque ces mots-là, elle les disait à chaque instant et que la réalité cachée sous ces mots-là, à chaque instant elle la vivait.

Avant de nous arrêter à ce palier magnifique de l'Annonciation, demandons-nous pourquoi Dieu qui allait réclamer de Marie une œuvre de maternité, lui suggéra de se consacrer à Lui par un vœu d'entière virginité.

Ce n'est point que le mariage ne soit quelque chose de saint aussi bien du fait de son institution par Dieu même que par son éloquent symbolisme : l'union de l'homme et de la femme dans le mariage symbolisant, comme s'en explique fortement saint Paul, les divines Epousailles du Christ avec son Eglise. Ce n'est point même que l'homme, abusant de tout, le mariage est une des institutions divines les plus profanées ; l'abus ne condamne pas l'usage saint, et ici aurait-il pu être plus saint ?

Où est donc la raison ?

D'abord, parce que Jésus ayant Dieu pour Père véritable n'avait pas besoin d'un autre Père effectif selon la chair. Un père, une mère, c'est bien ; deux pères, une mère, cela ne convenait point. Ensuite, n'est-il pas plus glorieux pour Marie de voir l'auréole de sa maternité se renforcer du privilège de sa virginité souveraine et unique ? Au surplus, les Pères et les grands théologiens ont toujours vu, dans la naissance virginale et miraculeuse du Christ, l'une des raisons fondamentales pour laquelle sa nature humaine a été exempte, en droit, du péché originel ; celui-ci, de soi, ne se communique qu'aux hommes nés d'Adam par génération ordinaire. Si donc le Christ était né de l'union de Marie et de Joseph, il n'aurait pu être dispensé du péché originel que par privilège.

²¹ De graves théologiens, Suarez par exemple, prétendent que dès sa conception et donc pendant le temps qu'elle demeure enfermée dans le sein de sa mère, la Vierge Marie bénéficia alors déjà de sa raison et de son libre arbitre (Suarez, Disp., IV, sect. 7, n° 7).

Aussi bien, quand il n'y aurait pour notre esprit, et il s'en faut, aucune raison tel convenance, ne suffit-il pas que Dieu l'ait voulu ainsi ? Combien plus grande en sort Marie ! Son cœur n'étant point partagé, elle peut, quoique mariée, se réserver uniquement pour Dieu.

CHAPITRE II

DE L'ANNONCIATION AU CÉNACLE

Ce que fut la correspondance de Marie à toutes les avances de Dieu durant son premier âge et ses années de jeunesse, le peu que nous avons dit permet de le comprendre ou, du moins, de le soupçonner.

Quelle va être désormais l'ascension d'âme de la Vierge Sainte et la sublimité de son union à Dieu ? Arrêtons-nous, pour essayer de le mesurer, à trois circonstances mémorables : Annonciation, Nativité de Jésus, sa mort en Croix.

De l'Annonciation, nous n'avons plus à rappeler les entours extérieurs ; un seul détail va retenir notre attention : l'appellation que donne à Marie l'Ange Gabriel : « Pleine de grâce, salut ! »

Dès son entrée dans notre monde, Marie s'est trouvée gratifiée d'une plénitude de grâce déjà si grande qu'à essayer de la mesurer on est pris de vertige ; et, nous l'avons vu, à chaque minute consciente, cette plénitude n'a fait que croître. Voici pourtant qu'une nouvelle effusion de l'Esprit divin va lui être donnée.

Saint Luc note les paroles de l'Ange en réponse à l'interrogatoire de Marie : « Le Saint-Esprit descendra en toi – *Spiritus Sanctus superveniet in te* – et la force du Très-Haut te couvrira de son ombre. Rien n'est impossible à Dieu. »

Qu'est-ce à dire, sinon : « Vous êtes déjà remplie à déborder par la grâce divine ; mais voici que la Trinité Sainte veut avoir en vous une place encore plus large, veut s'unir à votre âme d'une façon plus royale. Il y a plénitude ; il va y avoir nouvelle effusion, plénitude plus plénière encore. »

Quand on parcourt les explications des Pères et des Docteurs sur ce mystère inouï de l'Annonciation, le plus prodigieux sans contredit de toute la carrière de Marie, on s'aperçoit que les uns paraissent dire : Marie possédait déjà la plénitude des grâces quand l'Ange l'aborda. D'autres : l'appellation *gratia plena* signifiait qu'elle allait recevoir cette plénitude par la descente du Verbe de Dieu en son sein.

Les deux opinions sont vraies. Marie, du fait de l'Incarnation et pour en être rendue capable, allait recevoir, en vertu de son acceptation courageuse du plan de Dieu, une effusion sans pareille de l'Esprit-Saint ; cela ne fait point qu'avant l'annonce divine, elle n'ait été déjà *gratia plena* et ce n'est nullement sur la parole de l'Ange que les Docteurs se sont fondés pour reconnaître en Marie la plénitude universelle de grâce qu'elle possédait, depuis sa Conception Immaculée et qui avait été chaque jour en croissant.

Les premiers protestants, avec Luther et Calvin, ont essayé de rejeter le sens constamment donné par les Docteurs catholiques aux mots *pleine de grâce*. Pour Luther, la parole de l'Ange doit se traduire, *Ave, gratiosa*, Salut, ô toute belle ; pour Calvin, *gratiam consecuta*. Salut ô toi qui as obtenu la grâce ; pour Théodore de Bèze, *gratis dilecta*, toi qui as été aimée gratuitement ? C'est vouloir nier l'évidence et, altérer gratuitement la valeur des expressions les plus claires.

Le Maître de Duns Scot, l'ardent Guillaume Ware ou Warro, celui qu'on appelle *Doctor fundatissimus*, ayant à traiter de la question de l'Immaculée Conception devant ses élèves, leur disait : « Si je dois me tromper en parlant de Marie, je préfère que ce soit en lui accordant trop que trop peu », *volo deficere per supenabundantiam*. Les maîtres du protestantisme ont préféré minimiser les prérogatives de Marie ; laissons-les à leur tentative impuissante.

*

**

A la proposition de l'Ange, Marie, toujours avide de correspondre pleinement aux désirs de Dieu, ouvre toute large son âme : « Il n'y a qu'un instant », écrit, avec la majesté qui convient, le P. Faber, « le sang vierge de Marie n'appartenait encore qu'à elle seule. La jeune fille immaculée n'avait point encore été revêtue de la prérogative d'être à la fois vierge et mère. Mais un moment a suffi pour tout changer ; du plus pur sang de Marie, le Saint-Esprit a formé le Corps sacré de Jésus ; l'âme humaine de Jésus jaillit du néant... Jusque-là le Verbe n'avait point condescendu, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à devenir une partie de sa propre création ». Désormais, ce grand dessein qu'il a formé de toute éternité, il vient de l'accomplir.

Avant cette heure bénie, la Trinité n'avait guère été promulguée sur terre. Dieu était, surtout, était uniquement, le Dieu un, *Deus unus*. La maternité virginale de Marie, en mettant au jour la personne du Fils et en la distinguant, à nos yeux, du Père, par toute la différence qu'il y a entre la Divinité invisible dans le ciel et la Divinité revêtue de chair sur la terre, a rendu patente la pluralité des personnes en Dieu, leur relation personnelle, leur unité substantielle. Marie est un ostensor de la divine Trinité, non seulement parce qu'elle a contenu comme nul autre au monde les Trois Personnes, mais parce que ces Trois Personnes, elle a servi, comme nul autre au monde, à les manifester.

Maintenant, ce sont les neuf mois qui précèdent la naissance ; si toute maternité est une magnificence, que faut-il dire de celle-ci où Marie est la Mère et où le Fils est Dieu Lui-même ! Olier fait remarquer que certaines fêtes se célèbrent durant un jour seulement, d'autres pendant une octave, Pâques pendant quarante jours ; pour honorer Jésus-Christ caché dans le sein de Marie et adorant. le Père Eternel, l'Eglise nous donne six mois entiers, puisque depuis la Visitation jusqu'à Noël, elle ne nous propose aucun autre mystère de Notre-Seigneur à adorer ; et si l'on excepte la fête du Christ-Roi : le dernier dimanche d'Octobre, fête toute récente, cela est vrai. Est-ce trop vraiment ? –

Caché dans le sein de Marie, Jésus sanctifie, Jean-Baptiste enclos dans le sein d'Elisabeth ; que ne devait-il pas communiquer de force sanctifiante à sa Mère à laquelle la plus intime union le liait. Plus tard, au cours du ministère public, il suffira parfois à de pauvres malades de toucher les franges du manteau divin pour qu' aussitôt des guérisons s'opèrent : Une vertu secrète émanait du Sauveur et rendait la santé, à ceux qui l'avaient perdue²² » ; quelle force de sanctification pour Marie devait s'échapper de l'Humanité sainte de Jésus, tandis que cette Humanité, se formait dans le sein maternel ! « Eût-il pu se faire, note un pieux auteur, que pour Marie, concevoir le Saint des Saints ne lui ait pas apporté un principe suréminent de sainteté²³ ? »

Au fur et à mesure qu'on se rapproche de l'humble et si glorieuse Nativité, l'âme de Marie s'enrichit d'incessants trésors ; elle donne chaque jour à Dieu davantage et Dieu se plaît chaque jour à lui octroyer davantage. Quelle union à son bien-aimé Fils, tandis que le pauvre ménage chemine vers le lieu d'inscription de la famille, Bethléem ; quelle acceptation des rebuts à chaque mépris des caravansérails ; quelle soumission aux adorables desseins de Dieu lorsqu'il faut mettre au monde l'Enfant-Dieu, dans un abri d'animaux au bord d'une route, à deux cents mètres de toute maison habitée !

Les auteurs se sont plu à chanter Marie en cette minute bénie de la naissance. Quatre oblations montèrent de son cœur vers Dieu. La Vierge sans tache s'offre à son Fils, elle sait que la Rédemption ne s'opérera que par le sang et par la croix. ; elle offre ses larmes et son martyre pour le salut du monde en union avec le sacrifice de son Enfant. Non contente de s'offrir, elle, à Jésus, elle nous offre, nous, avec elle. Sa maternité est double, elle ne l'ignore pas ; au jour de cette naissance unique, elle songe à tous ses enfants ; elle n'est Mère de Jésus que pour être la nôtre ; Mère de *tout* Jésus, elle unit tous ses enfants dans une seule affection maternelle pour qu'ensemble ils aient entre eux une même affection fraternelle, à son égard une même affection filiale.

En outre, elle offre Jésus au Père ; n'est-ce point le culte unique ? Le Sauveur est venu récapituler tout l'hommage qui aurait dû monter de l'humanité et que l'humanité refusait à Dieu. Que fait l'Eglise quand elle prie ? Elle s'empare de cette oblation de son Chef et invite tous les membres à s'offrir dans une commune unanimité à Celui qui est le Père de Jésus et notre Père. Ici, l'autel, c'est le propre sein de Marie ; la victime c'est Jésus ; la Vierge, associée au Prêtre Jésus, l'Enfant Eternel et son Enfant, offrant au Père celui-là seul qui peut donner à Dieu une gloire digne de Dieu.

Il lui reste une dernière offrande à accomplir, pour nous la plus touchante : c'est à présenter Jésus à l'humanité. Tous les vivants qui défileront dans la série des siècles sont présents à sa pensée, et elle dit à chacun : – « Tenez ! l'Agneau de Dieu, le voilà, né pour vous et qui mourra pour vous ! » inaugurant ainsi son rôle d'intercession auprès de Dieu, de sollicitation auprès de nous, qui marque sa place suréminente dans la vie secrète de la grâce au fond des âmes.

²² Luc, IV, 19.

²³ Abbé Gueric, Sermon IV in purif. V. M. – « *Concepice Sanctum sanctorum summa sanctificatio est...* »

Si la charité de Marie dut aller croissant d'une façon sublime pendant les neuf mois de l'Attente, qu'imaginer de son intensité, maintenant que l'Enfant-Dieu est là sur ses genoux et dans ses bras, et qu'elle se livre à l'une ou à l'autre des offrandes que nous venons de mentionner, ou à toutes ensemble ?

Déjà, au moment de mesurer la somme de grâce sanctifiante de Marie au point de départ de son Immaculée Conception, la lumière aveuglait... Depuis, Marie n'a fait que monter, monter. A une plénitude déjà comble, succède une plénitude qui grandit toujours : « Mon calice déborde, disait une sainte âme, mais je le voudrais plus plein. » Le calice, ici, déborde, mais sans cesse Dieu le rend capable de contenir davantage.

Impossible de s'arrêter à tous les événements qui ont marqué l'enfance de Jésus et la jeune maternité de Marie : la circoncision, l'ordre de partir en Egypte, le voyage vers les terres de là-bas, la précaire installation dans ce pays de faux dieux, le retour à l'hospitalière bourgade de Nazareth, où désormais les jours vont s'écouler uniformes et suivant un modèle à ce point identique qu'il suffira d'une ligne d'Evangile pour tout exprimer : « L'enfant croissait en sagesse, en âge et en grâce. »

Quant à la Mère, elle retenait et méditait tout en son cœur, ainsi que dit l'Evangile en relatant l'épisode principal de la vie cachée, l'enseignement et la perte de Jésus à douze ans dans le Temple. « Qu'avez-vous fait là, mon Fils, de nous quitter ainsi, votre père et moi ? » Et Jésus de répondre : « Est-ce que vous ne saviez pas que je me dois tout entier aux choses de mon Père ? » – Les choses du Père, *Ea quae Patris* ; d'aucuns traduisent : la Maison du Père. Sous cette expression, quelle réalité se cache ? *Ea quae Patris*, les intérêts du Père, cela ne signifierait-il point par hasard, les deux traverses en croix, là au bout de l'horizon, dans quelque vingt ans ? Par délicatesse, Notre-Seigneur n'aurait-il pas à dessein employé une expression enveloppée afin de ne pas trop ouvertement blesser Joseph et Marie ; et les pauvres parents restent interdits : *Ipsi non intellexerunt verbum quod locutus est ad eos*. Ce ne sera que peu à peu que Marie discernera le sens redoutable. Une évidence en tous cas s'impose : c'est que la séparation d'aujourd'hui est le prélude d'une séparation autrement cruelle, le départ pour la vie publique et... pour ce qui suivra. *Ea quae Patris... Conferebat in corde suo*. Les « choses » du Père, les intérêts de la Maison du Père, comme elle va désormais les retenir et les méditer dans son cœur. ! Sa vie déjà n'est qu'un *Amen* ; l'*Amen* sera plus plénier encore.

Et chaque jour, lorsque, le travail fini, on se repose un peu à la fraîcheur, sur le toit plat de la petite maison de Nazareth, et qu'il arrive à Jésus de prendre la Thora pour répondre à une demande d'éclaircissement de Joseph ou de Marie, quelle maternelle angoisse dans le cœur de la Vierge, lorsque par allusion, l'on en vient à toucher à la Passion douloureuse ! Sans doute, Jésus évite le plus possible le cruel sujet, ou, s'il est obligé d'en parler, c'est avec une infinie discrétion qu'il s'exprime. Il a beau faire ; Marie comprend. Sous les formules les plus charitablement atténuées, les plus filialement adoucies, elle trouve l'arête brutale, elle voit se dresser la réalité tragique. Depuis la prophétie du glaive de douleurs, elle sait... ou devine. Comme de pauvres mots indifférents ont l'art, quelquefois, de percer le cœur, d'aller loin dans les âmes ! L'enfant le permet ainsi pour aider à la montée divine de sa Mère.

Les années ont passé, les tranquilles années – oh ! bien relativement tranquilles, puisque si lourdes d'éventualités dramatiques – de la vie cachée. L'Enfant a dû quitter sa Mère pour commencer sa Vie publique. Déchirement : absolue soumission. C'est la croix qui se rapproche. Mais la Vierge a-t-elle été créée et mise au monde pour autre chose que la croix ? Son *ecce* se fait plus fervent ; c'est là le seul changement en son âme qui va s'emplissant toujours plus profondément de divin.

Quand l'Événement sera sur elle, et que, de toute sa force, elle tiendra – tous nos « *stabat* » sont chantés ou lus, le sien a été vécu ! – comme elle grandira dans l'amour de Dieu et la charité pour nous, la pauvre divine Mère, rien que durant les trois heures au pied de la croix !

Enfin, tout est consommé. Maintenant, Jésus a rendu l'âme. C'en est fait ! Le Sauveur est descendu de sa croix. Et Marie, assise sur un coin du rocher, le tient sur ses genoux. Voilà la scène que peintres et sculpteurs intitulent : *Mater Dolorosa*, la Mère Douloureuse. N'en déplaise à cet exergue, il nous semble que, désormais, la *Dolorosa* doit moins souffrir, maintenant que Jésus est mort !

La douleur d'une mère, c'est la douleur de son enfant. Marie se voit privée de la présence humaine de Jésus, mais elle ne compte pas. Elle ne pense qu'à Lui. Or, Lui son Enfant, Lui, a terminé sa tâche. Désormais, il ne peut plus souffrir. Toute sa vie avait été une croix et la croix avait fini sa vie. Désormais,

croix, mort, agonie, tout cela est devenu du *passé*. Il reste sans doute à attendre la Résurrection. Elle ne peut tarder. Jésus, dès maintenant, est hors des prises de la souffrance. Cela seul importe. Pour Marie, ce n'est pas la joie encore... ; ils l'ont tant fait souffrir et c'est de l'histoire si récente ! Mais si *elle*, continue de souffrir, Jésus, *Lui*, ne souffre plus. Dès lors, sa douleur à elle peut-elle appeler cela une douleur ? Jésus est heureux désormais. Elle est heureuse.

Et la « toute endolorie » compte toutes les plaies et toutes les souillures violacées sur le Corps lacéré du Sauveur. Là, les traces des fouets, ici, des épines ; là des crachats, « ces blasphèmes du baiser » ; ici, le baiser du blasphème, plus hideux qu'un crachat, le baiser de Judas... Ces plaies et ces outrages semés partout sur le visage et le corps de Jésus, Marie les recueille tous. Il y a si longtemps qu'elle garde tout dans son cœur Elle y enfermera cela avec le reste. Ah ! comme elle avait eu raison de tant l'aimer jadis pour expier par avance toutes ces affreuses blessures, celles de la cruauté, celles du mépris, celles de l'oubli et de la trahison !

Cette consolation de tenir Jésus dans ses bras va être enlevée à Notre-Dame. La sépulture est prête. Et d'ailleurs, le soir tombe. Une fois encore Marie va perdre son Fils. On va le déposer sur la pierre froide, au tombeau de Joseph d'Arimathie. Les femmes sont là, prêtes à recouvrir du suaire le corps inanimé. Avant de sortir du sépulcre. Marie soulève une dernière fois l'étoffe aux raies voyantes. La soie retombe... « Allons, Mère, venez ! » Jean soutient doucement sa Mère ; et les femmes avec lui. Les gardes roulent la pierre . Et la Vierge, à travers ses larmes, sourit douloureusement en voyant les affidés du Sanhédrin appliquer sur la cire policière les cachets qu'on ne viole pas.

Enfermer, avec quelques bandes étroites et un peu de cire, Celui qui tient dans sa main tout l'univers ! Gardes, ayez confiance, aucune main d'homme ne rompra les scellés ! Dieu n'a besoin que de Dieu.

Les portes de la ville bientôt seront fermées. Il faut descendre en hâte ; c'est l'heure ! Et Marie, bien à regret, s'éloigne.

Ah ! souvent elle reviendra au sommet du Calvaire ! Elle refera souvent le trajet de ce matin. Chaque jour, tout le temps qu'elle restera à Jérusalem, elle viendra faire son pèlerinage au lieu du crucifiement. Nous pouvons la voir, ainsi que la représente James Tissot, à genoux sur le sommet du Golgotha, à genoux près du trou resté béant où l'on a enfoncé le pied de la croix. Il n'y a rien. Rien que ce trou... et cette femme. Rien que cet abîme et cette Mère. Et le cœur de la Mère , demeuré, depuis le vendredi des douleurs, au fond de cet abîme.

Imagine-t-on quel manque dans la religion vraie du Christ, s'il n'y avait pas la Dolorosa pleurant son Fils mort et montrant au monde comment il faut porter deuil et souffrance ? « Une religion, dit le prélat anglais Benson, qui nous présenterait Marie avec son Enfant vivant dans les bras et qui n'aurait pas Marie avec son Fils mort sur les genoux, ne pourrait être la religion vers laquelle nous nous tournons dans une entière confiance quand tout le reste nous a manqué. » On ne supporte certaines souffrances que pour avoir longtemps prié près de la croix ou sur l'emplacement de la croix.

Les quarante jours qui ont suivi la Résurrection se sont écoulés. Jésus est remonté au ciel. Après la courte joie des revoirs « glorieux », voici à nouveau le déchirement. Le ciel a repris son Verbe. La Mère du Verbe doit encore un temps demeurer sur terre, Et de cette séparation, comment la tendre Mère n'aurait-elle pas le cœur navré ? Occasion nouvelle de se donner et d'offrir. Sans doute, le bonheur de savoir son Fils infiniment heureux domine tout. Mais habituée qu'elle a toujours été à vivre *dolorosa*, elle comprend qu'elle ne cessera complètement de l'être qu'à l'heure où, pour elle aussi, le ciel s'ouvrira.

Ce sont de longs jours encore en perspective, de longs jours d'oblation, de mérite, de montée sublime dans l'amour.

CHAPITRE III

DU CÉNACLE À LA MORT D'AMOUR

Au chapitre précédent, nous nous sommes arrêtés, dans la contemplation de la montée progressive et incessante de Marie vers Dieu, à trois stations où, selon notre manière de juger, l'effusion du Saint-Esprit dans l'âme de la Vierge dut être plus radieusement plénière. Ici encore, faute de pouvoir tout regarder, tout suivre, tout méditer, arrêtons-nous à trois moments capitaux dans l'existence de Marie : la Pentecôte, les Communions de la Vierge, l'Assomption.

La Pentecôte

On peut, en Marie, distinguer une triple maternité : sa maternité joyeuse, à la crèche ; sa maternité douloureuse à l'Annonciation et à la Croix ; le Cénacle serait sa maternité glorieuse.

A Bethléem, elle enfante Jésus selon la chair ; à l'Annonciation et au Calvaire, elle enfante les âmes au prix de son acceptation crucifiante ; au Cénacle, elle préside à la venue au monde de l'Eglise naissante et à ses premiers pas.

Quand l'Esprit-Saint se communique à elle pour la première fois, c'est dans la maison de ses parents Joachim et Anne, au jour de l'Immaculée Conception. La seconde grande effusion sera encore, le jour de l'Annonciation, dans l'humble demeure où elle vit inconnue, pour se compléter en ce lieu public des gibets d'infamie où son Fils agonisera, face au monde. A la Pentecôte, c'est également dans le calme et la retraite que le Saint-Esprit déborde en elle de sa plénitude ; et ne peut-on sagement croire que, si son ardent amour pour les hommes a hâté la venue du premier miracle de Jésus à Cana, ici encore ce sont ses ardents désirs qui provoquent une venue plus rapide ou plus copieuse de l'Esprit Consolateur ?

Cela n'est qu'une hypothèse : un fait est sûr. Dieu a voulu choisir pour la présence réelle spirituelle de la Troisième Personne le local même de la présence réelle sacramentelle de la Seconde. Il y a, comme l'on sait, deux présences réelles, celle du Sauveur Jésus dans l'Hostie sacrée du Tabernacle, celle du Saint-Esprit dans l'âme par l'état de grâce ; cette seconde présence, commune d'ailleurs au Père et au Fils, manifestée avec un appareil visible et plus solennellement au Cénacle qu'en un jour de baptême, mais identique en son fond à l'effusion baptismale de l'Esprit divin dans l'âme faite chrétienne. La plus parfaite image du Cénacle dans nos églises, ce sont les fonts baptismaux ; c'est donc maintenant comme jadis : jadis le même Cénacle a servi au Sauveur et à l'Esprit-Saint ; actuellement, un seul local encore, n'importe quelle église paroissiale sert pour la venue sacramentelle du Sauveur dans l'Hostie et pour la venue spirituelle du Saint-Esprit dans l'enfant qu'on baptise.

Une tradition très théologique et qu'exprime fort bien un tableau de Mignard ou de Lebrun inspiré par M. Olier, donne sur le mystère de Pentecôte le détail suivant : Marie et les Douze étaient donc réunis en prière au lieu de l'Institution Eucharistique. Voici que le Saint-Esprit descend ; c'est elle, la Reine, qui reçoit en premier lieu et d'une façon totale l'effusion d'En-Haut ; et c'est l'unique globe de feu de son front qui se sectionne et dont une part va reposer sur la tête de chacun des Apôtres. Nous retrouverons cette idée dans la troisième partie ; mais il convenait de signaler ici tout ce qu'il en revient de glorieux à Marie. Le Saint-Esprit descend sur elle, et c'est elle, Mère de la famille humaine, que Dieu charge de la distribution. Ce qui est vrai à l'effusion de ce jour-là est vrai de toute effusion de grâce. Dieu ne donne rien à la terre sans tout confier auparavant à Marie, sans faire passer le don par ses mains.

Est-il possible de mesurer la plénitude de venue divine dans l'âme de Marie en ce jour de Pentecôte ? Moins que jamais ! Tout est comble déjà depuis la plénitude immense qui date de l'Immaculée Conception, plénitude qui va pourtant, quinze années durant, croître chaque jour et d'indicible façon ; tout est comble depuis la super-plénitude de l'Annonciation *Spiritus Sanctus super-veniet* super-plénitude qui va encore trente-trois années durant, croître pour ainsi dire à l'infini. Que va pouvoir ajouter le Saint-Esprit à la vie divine qui est en elle ?

Rien selon nos idées, mais aux yeux de Dieu, Marie n'a pas encore atteint le degré de sainteté auquel il veut l'élever. Voilà pourquoi l'Esprit Paraclet descend sur elle à nouveau, et lui qui est l'amour subsistant,

l'Amour infini du Père et du Fils, élargit le cœur de Marie, en dilate la capacité au delà des bornes humaines afin de l'enrichir sans mesure. Il ne s'agit point seulement de l'enrichir pour elle ; il faut l'enrichir pour nous, Mère surnaturelle des âmes, elle l'est sans doute depuis trente-trois ans, depuis le consentement sauveur du 25 mars où retentit pour la première fois *l'Ecce Ancilla Domini*, mais sa fonction maternelle n'était encore qu'en puissance ; voici maintenant qu'elle va commencer à s'exercer et vu les besoins du moment et les besoins à jamais de l'humanité au long des âges, avec quelle ampleur !

Ce n'est pas avec les mots qu'on peut louer pareille immensité ; les mots défaillent, trahissent, abandonnent la partie, se réfugient dans la zone autrement lumineuse et parlante du silence qui prie et de la prière qui se tait.

Les effets de la venue du Saint-Esprit furent plus visibles dans les Apôtres qu'en Marie. Ils se mirent à parler les langues dont chacun avait besoin pour traiter avec ceux qu'il voulait convertir. Mais si les effets de la venue du Saint-Esprit furent moins apparents en Marie qu'en les Apôtres, ils furent plus profonds : l'effusion divine la fit passer, non comme les douze, de l'imperfection à la sainteté, mais d'un degré sublime de perfection à un degré plus sublime et qui – l'expression est de saint Thomas d'Aquin – « *attingit fines divinitatis* » – s'en va frôler, sans jamais l'atteindre évidemment, les confins de la vie divine en Dieu lui-même.

Pure, oh ! certes, Marie l'était ! Combien désormais sa pureté, aux yeux de Dieu, va rayonner plus transparente. Humble, oh ! certes, elle l'était, la délicate Vierge du « *Quomodo fiet istud* » et de l'« *exaltavit humiles* » ; mais combien maintenant, touchant du doigt, par des expériences si multipliées et si profondes, que tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle a, vient uniquement de Dieu qui opère, elle s'abîme dans le sentiment de son rien et de la grandeur Infinie de celui « *qui potens es* »

Trône de Sagesse, Vierge Prudente, Mère Vénérable, elle est tout cela, et de longue date ; mais combien plus, maintenant que l'Esprit de sagesse, de prudence, de sainteté l'a, comme une mer immense dont les marées se dépasseraient l'une l'autre, couverte de ses vagues toujours plus conquérantes.

Remplie d'amour pour les âmes et pour Dieu, elle l'est, la Vierge consacrée depuis ses trois ans et qui n'a jamais vécu que pour Dieu et pour les âmes, la divine servante du Très-Haut et de nous tous ; mais maintenant, qui dira la somptuosité de son amour du Très-Haut, de sa charité pour l'humanité dont elle est le salut, la consolatrice et. le refuge !

Les Communions de Marie

Une fois le Christ remonté au ciel, Marie n'eut plus, de Jésus, que ce que tout chrétien possède, à savoir l'Eucharistie.

Retirée, comme certaine tradition l'a cru longtemps, à Ephèse, dans la maison de saint Jean, ou au voisinage d'un autre Apôtre, elle peut, chaque fois que se célèbre « la fraction du pain », participer au sacrifice qui se renouvelle, et, par la manducation de la victime, retrouver, dans la communion, les joies de l'intime union de jadis au temps des neuf mois qui précédèrent la naissance.

L'Incarnation avait été, en effet, la première union de la Vierge avec le Pain vivant descendu du ciel ; ce n'était pas une union par manducation, voilà pourquoi on ne lui donne pas, à l'habitude, le nom de communion. Mais à le bien prendre, Marie n'a-t-elle pas été le premier calice renfermant le Sang de Jésus ? Au long des neuf mois de l'Attente, le Sauveur n'est-il pas demeuré en elle comme en un véritable ciboire, et combien plus riche que les plus beaux ciboires d'argent ou d'or ? A la crèche, ne fut-elle pas le premier ostensor de son Fils, le montrant aux Bergers, aux Mages, à l'Univers ?

Maintenant, elle retrouve tout cela sous une autre forme ; le pain consacré que l'Apôtre dépose sur ses lèvres, c'est ce Jésus formé de sa propre chair et à laquelle sa chair est de nouveau invitée à s'unir. L'Enfant est quelque chose de sa. Mère, formé qu'il a été de sa propre substance. En recevant le Corps et le Sang de Jésus, c'est quelque chose d'elle-même qu'elle retrouve, et ce quelque chose d'elle-même ; formé de sa propre substance, c'est le Corps et le Sang de l'Homme-Dieu !

Communion absolument unique en son genre et dont aucune union n'approche. Aussi, c'est bien vainement que l'on essaierait d'apprécier le bénéfice que recevait la Vierge Sainte de chacun de ses contacts avec son. Fils Eucharistie.

L'histoire a gardé le souvenir et essayé de commémorer la valeur de certaines communions faites par quelques saints ; un Stanislas Kostka, un François d'Assise, une Thérèse de l'Enfant-Jésus. Une ancienne tradition mentionne qu'une fête a existé jadis pour rappeler le jour où, pour la première fois, Marie

communia. Qu'est-ce que les ardeurs des plus grands saints à côté de celles de Marie devant l'autel de la Messe et aux pieds du prêtre lui tendant l'Eucharistie ?

Bien plus d'ailleurs que le souvenir des gestes eucharistiques de Marie, ce que la piété catholique gagnerait à méditer, c'est la beauté du lien qui, dans le mystère de l'autel, unit Marie à Jésus.

L'Eucharistie est sacrifice et l'Eucharistie est sacrement. Personne n'ignore que comme sacrifice, la Messe est identiquement la même oblation que celle du Calvaire ; le Prêtre et la Victime sont les mêmes ; le décor seul est différent. Si à la croix, Jésus, le Médiateur unique, a voulu associer Marie, la Corédemptrice, il est clair que ce plan demeure, car Dieu est fidèle ; et donc, à chaque renouvellement mystique du Sacrifice de la croix, c'est-à-dire à chaque Messe, l'oblation du Sauveur se fait dans les mêmes conditions : Marie est donc là, à côté de Jésus

Comme sacrement, l'Eucharistie a pour objet de nous communiquer la Vie. Mais cette vie, l'Homme-Dieu Notre-Seigneur ne l'a possédée que grâce au *Fiat* de Marie, en dépendance de son libre vouloir. Ici encore, Dieu est fidèle et son plan ne change pas : chaque fois que le Christ se rend présent sous les doigts du prêtre au moment de la consécration, cette vie qui nous arrive non seulement nous la tenons originellement de Marie qui nous l'a donnée la première fois, mais ne pouvons-nous sagement croire que si elle nous est en ce moment à nouveau communiquée, c'est en vertu d'une particulière intervention de la Divine Médiatrice, la Vierge Très Sainte ?

Aussi, ce sera une pratique très fondamentalement catholique, à la Messe, de passer par Marie pour offrir Jésus au Père : voilà pour la montée des louanges ; aussi, dans la sainte Communion, de passer par elle pour demander les grâces : voilà pour la descente des faveurs et des bénédictions. Marie pour offrir, Marie pour obtenir ; son intervention pour faire monter, son intervention pour faire descendre. Au moment même et dans le sacrement où Jésus est le plus Jésus, comment Marie ne serait-elle pas à la place qui lui revient et dans le rôle où, par excellence, elle est « Marie » ?

L'Assomption de Marie

Si chacune des communions de Marie était une joie du ciel, ce n'était point encore le ciel, et comment a-t-elle pu, sans se briser, tendre si longtemps vers les définitives unions du face à face ? Impossible de l'expliquer sans faire appel à une sorte de permanent miracle.

Pourquoi Dieu a-t-il permis que Marie vécût, après la mort de son divin Fils et la remontée de celui-ci, les années qu'elle a vécues ?

Pour cette première raison sans doute qu'il voulait, par cette longue préparation à la Vision, agrandir démesurément en la Sainte Vierge la capacité d'aimer. Ayant connu la présence visible et, pendant trente années, continue du Sauveur, elle aspire de toute son âme au grand Revoir. Et les jours passent ; il faut attendre, encore attendre. « Dieu, dit saint Augustin, a soif qu'on ait soif de Lui. » Comme le Seigneur peut être content et comme son désir peut se trouver assouvi ! Aucune créature n'a été brûlée de la soif du ciel comme la Vierge, et la soif des saints à côté de sa soif virginale et maternelle, semble goutte d'eau comparée à l'immensité de l'océan.

Il faut lire dans un magnifique sermon de Bossuet sur l'Assomption, comment l'amour qui fait vivre fait aussi mourir ; il faut entendre ce que décrivent les mystiques sur les tourments d'une âme qui, serait-ce un seul jour, s'est approchée de Dieu et a gagné, dans ce rayonnement, un tel besoin de ce Tout invinciblement attirant qu'elle n'est plus désormais qu'élan, désir inextinguible, soif torturante. La terre est le pays des bras tendus en avant ; c'est vrai pour tout humain et c'est ce qui fait de l'espérance, en même temps que la grande joie, le grand tourment de l'existence ici-bas. Mais qu'en est-il lorsque, mieux que personne, on a compris les valeurs vraies, que le rien est désormais classé à son rang de rien, le « reste » mis à sa place authentique de « surcroît », le Royaume perçu dans la lumière !

Bossuet songeant à cette souffrance des âmes ardentes, souffrance qui atteint en Marie une acuité inégale, se tourne vers Dieu et ne peut s'empêcher de Lui crier : « Ah ! que vous êtes cruel ! » Non, ce n'est pas cruauté, c'est miséricorde. Marie vivra d'amour, d'amour sans cesse croissant ; cet amour dont elle vit, à chaque instant la fait mourir. Il faut un perpétuel prodige pour que, sous la poussée de cet amour qui écartèle les jointures et emporte tout, l'âme ne se sépare point du corps. Marie tiendra jusqu'au bout, jusqu'au moment où, n'en pouvant plus d'aimer sur terre, elle trouvera enfin le ciel.

Il existe une autre raison encore pour laquelle Dieu laissa vivre la Sainte Vierge nombre d'années sur

terre après l'Ascension du Sauveur ; il voulait qu'elle présidât aux premiers développements de l'Eglise naissante. Voici comme en parle avec beaucoup d'à propos Huysmans :

« La Vierge avait accepté la lourde tâche que lui avait léguée Jésus, celle d'élever l'enfant né sur le lit de la Croix (l'Eglise). Elle la recueillit et pendant vingt-quatre ans, dit saint Epiphane, pendant douze ans, affirment d'autres saints, elle veilla, ainsi qu'une douce aïeule, sur cet être débile que, nouvel Hérode, l'univers cherchait de toutes parts pour l'égorger ; elle forma l'Eglise, Lui désigna son métier de pêcheuse d'âmes ; elle fut la première nautonnière de cette barque qui commençait à gagner le large sur la mer du monde ; quand elle mourut, elle avait été Marthe et Marie ensemble ; elle avait réuni le privilège de la vie active et de la vie contemplative ; et c'est pourquoi l'Evangile de la Messe (de l'Assomption) est justement emprunté au passage de saint Luc racontant la visite du Christ dans la maison des deux sœurs.

« Sa mission est donc terminée. Remise entre les mains de saint Pierre, l'Eglise était assez grande pour voguer, sans touage, seule. »

Non certes, que l'Eglise ait eu en Marie son chef hiérarchique. Nullement ; le chef de l'Eglise était Pierre et Marie n'est là que comme maternelle conseillère. Mais pour n'avoir eu aucun caractère officiel, sa protection n'en était pas moins divinement précieuse.

Le jour arriva enfin où mourut la Vierge ? Possède-t-on d'authentiques détails sur les circonstances de cette Dormition de Marie ? Non : une tradition rapportée par saint Jean Damascène et introduite par l'Eglise dans l'office du Bréviaire, au quatrième jour de l'octave, est la suivante : les Apôtres étaient dispersés de par le monde ; à la mort de la Sainte Vierge, ils se trouvèrent transportés en un moment à Jérusalem et assistèrent aux funérailles de leur Reine. Thomas ne se trouvait point avec eux et n'arriva qu'au bout de trois jours ; il réclama comme une joie de pouvoir contempler dans son tombeau, la sainte Mère du Christ. Tous se rendirent à la sépulture de Notre-Dame ; on enleva la dalle qui recouvrait le tombeau. Stupeur ! Le corps de la Vierge Marie ne s'y trouve plus. Seuls, vestiges de la présence de la dépouille bénie, le linceul et un parfum délicieux ; le corps avait été miraculeusement transporté au ciel.

L'on peut se demander : pourquoi Dieu a-t-il permis que la Sainte Vierge soit assujettie à la mort ? N'eût-il pas été plus glorieux pour elle et pour son Fils qu'elle montât au ciel sans avoir eu à subir ici-bas la séparation du corps et de l'âme, suite du péché originel ? Immaculée, dispensée de la tare ancestrale et de ses suites habituelles, comment put-elle devenir aussi la proie de la mort ?

Puisque Jésus était mort, ne convenait-il pas, que la Mère, en cela comme en tout le reste, imitât son Fils et fût traitée comme Lui ? C'est une première et principale raison. Un autre motif sans doute est que Dieu a voulu nous donner comme modèle de notre mort à nous et comme soutien aux derniers moments de la vie, non pas seulement la mort de Jésus, mais aussi celle de Marie ; et n'est-ce point une grande douceur de songer que par cette porte où nous passerons. Marie et Jésus sont passés avant vous ?

Pourquoi, une fois au tombeau, le corps de la Vierge n'eût-il pas subi l'habituelle corruption, qui ne le comprend ?

Marie était l'Immaculée. Convenait-il qu'un corps, réceptacle d'une âme si pure, fût la proie des vers ? Au surplus, ce corps n'avait-il pas été, par la splendeur de grâce sanctifiante qui était en Marie, le plus beau ciboire de vie Trinitaire qui fût jamais ? N'avait-il pas été, par l'opération miraculeuse du Saint-Esprit dans l'Incarnation, le merveilleux reliquaire où s'était formé pendant neuf mois l'Enfant-Dieu ?

L'on croit généralement que Marie fut portée au ciel par les Anges. Pourquoi portée au ciel ?

Et n'eût-il pas été mieux qu'elle s'élevât d'elle-même, par la seule force de sa nature si parfaite ? Il convenait qu'entre elle et Jésus intervînt cette différence et que l'Assomption se distinguât par là de l'Ascension.

Maintenant que nous avons suivi la Vierge Marie jusqu'au ciel, il nous reste à contempler son action Là-Haut, et à l'étudier dans l'exercice de sa maternelle médiation.

LIVRE III

MÈRE ?...

AVEC QUELLE BONTÉ !

CHAPITRE I

CONSOLATRICE DES AFFLIÉS

Un cœur de Mère, le cœur de la première venue, que c'est une belle et glorieuse merveille déjà ! Tous les lyrismes, en toutes les langues, ont essayé d'en célébrer la grandeur.

On connaît de Victor Hugo, la généreuse et cette fois pénétrante tirade qui commence ainsi, à l'acte premier d'*Angelo* : « Si peu que je sois, j'ai eu une mère. Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère²⁴ ? »

Un auteur anglais raconte cette histoire d'une pauvre femme tentant l'impossible pour sauver à tout prix les restes de son enfant :

« Le gars a été pendu pour brigandage et enterré hors, du cimetière chrétien. La maman est allée rechercher les ossements. Elle explique : « La chair de ma chair était partie, mais il restait les os de mes os. Je les dérobai tous aux gens de justice. Dites ? Appellerez-vous ça un vol ? Mon petit, les os de celui qui suçait mon lait ; les os de celui que j'ai vu sourire et pleurer. A eux ! Non ! Ils sont à moi, non à eux ! Ils ont remué dans mon flanc. » Elle raconte comment, emmené au supplice, il a crié : Mère ! Mère ! Ce cri, des années passeraient qu'elle l'entendrait toujours. Maintenant que son fils est en terre bénie, elle a confiance dans la bonté du Sauveur. Elle a si longtemps souffert et le Seigneur le sait bien.

Bien significative aussi cette légende polonaise : « Une femme étant tombée en léthargie, son fils appela des médecins. — « Je la traiterai par la méthode Brown », dit l'un ; et les autres : « Qu'elle meure plutôt que d'être traitée selon Brown ! » « Je la traiterai selon la méthode d'Hahnemann », dit le second ; et les autres : « Qu'elle meure plutôt que d'être guérie par Hahnemann ! » Alors le fils s'écria, dans son désespoir : « Ma mère ! » A la voix de son fils, la femme se réveilla et elle fut guérie.

Puissance du fils sur la mère, inlassable action de la mère sur son fils, action que rien ne déconcerte, que rien n'appauvrit, fût-ce l'ingratitude la plus noire du plus ingrat des enfants.

Si n'importe quel cœur de mère est un abîme d'indulgence et de bonté, qu'en sera-t-il de Marie ? Son influence dans le département de la miséricorde est souveraine. Dieu, lui, se doit d'être autant que bon, juste ; Marie, elle, n'a pas besoin d'être juste ; elle peut n'être que bonne. Partout où il y a un malheureux à tirer d'affaire, elle intervient. Pas besoin d'avoir de titres pour se présenter devant elle. Bien mieux : moins on a de titres, plus elle est indulgente ; moins on a de mérite, plus elle déploie de miséricorde.

Le front incliné vers la terre, les mains remplies de grâces, voilà Marie. A Valence, en Espagne, les habitants vénèrent une statue de la Vierge sous le vocable de *Notre-Dame de los Desemparados*. Ils appellent leur Madone la « gobba », la bossue, tellement la Vierge a pris l'habitude de se pencher vers les mortels²⁵.

Sous le portail de la basse Sainte-Chapelle, se trouve également une Vierge inclinant vers la terre son

24 Voici le passage tout entier ; il vaut d'être cité : « Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère ? En avez-vous eu une, vous ? Savez-vous ce que c'est que d'être enfant, pauvre enfant, faible, nu, misérable, affamé, seul au monde et de sentir que vous avez auprès de vous, autour de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme... — non, on ne sait-pas encore que c'est une femme, — un ange qui est là, qui vous regarde, qui vous apprend à parler, qui vous apprend à lire, qui vous apprend à aimer ! qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans ses genoux, votre âme dans son cœur ! qui vous donne son lait quand vous êtes petit, son pain quand vous êtes grand, sa vie toujours ! A qui vous dites : Ma mère ! et qui vous dit : Mon enfant ! d'une manière si douce que ces deux mots-là réjouissent Dieu. »

25 On permettait aux condamnés de faire devant elle leur dernière prière. Un jour qu'un malheureux, avant son supplice, était à ses pieds, la Vierge frappa cinq coups de son lys sur le globe de cristal qui l'entoure ; le désespéré était innocent et fut reconnu tel.

front. Une tradition pieuse rapporte qu'une petite fille voulut lui mettre une couronne de fleurs sur la tête. La Vierge se baissa et demeura fixée dans cette attitude qui, sans doute, ne lui déplait pas.

La bluette de « l'imagier » n'exprime-t-elle pas à sa manière comment le granit peut chanter la miséricorde de Marie : un sculpteur travaille dans les échafaudage d'une cathédrale ; soudain, il se penche trop en arrière, perd l'équilibre et tombe ; heureusement, une Vierge de pierre tend au passage les deux bras et recueille l'imprudent.

C'est une croyance populaire que Marie ne peut rien refuser. Péguy part à pied pour Chartres, afin d'obtenir de l'antique Madone de là-bas la guérison de son fils ; il l'obtient. Il eût été de taille à imiter la brave femme dont parle la *Légende Dorée* qui pria Marie de délivrer son fils prisonnier. Le gars tarde à revenir ; la femme n'hésite pas, elle enlève des bras de Marie le bambino de pierre : « Mon fils m'a été enlevé et tu ne veux pas me le rendre ! Je t'enlève le tien et le garderai en otage. »

L'histoire ajoute que, naturellement, la Madone ne put mieux faire que d'aller sur l'heure, quérir le pauvre prisonnier et de le ramener à sa mère.

Quel florilège innombrable ne composerait-on pas avec toutes les guérisons, toutes les grâces temporelles obtenues ? A Notre-Dame-des-Victoires, la Confrérie est érigée en 1837 ; en 1886, il y avait déjà 14.000 *ex-voto* de marbre. Est-ce que Lourdes à lui seul ne constitue pas un témoignage hors de pair ? Ne laissons pas perdre au moins ce trait, il fut raconté à un dîner d'anciens de Sainte-Genève par un capitaine de frégate, le comte de Champfeu, qui le tenait de l'amiral Dorlodot des Essarts, alors jeune enseigne de vaisseau dans la division navale du Pacifique et témoin de l'épisode :

C'était à l'époque des derniers voiliers ; un soir, au moment où les hommes vont gagner leurs hamacs, un gabier tombe à la mer. On jette les deux seules bouées qui restent à bord, les autres ayant été perdues près du cap Horn : grâce à l'une d'elles, l'homme est ramené. Parfait, mais où est la seconde ? On chercha toute la nuit. Au jour, stupéfaction ! La bouée est là, mais quelqu'un est dessus : c'est l'aspirant Jacques de Langelles, à peu près évanoui et qui tient encore miraculeusement. Une fois reposé, il donna la clef du mystère. Au cri « un homme à la mer », des porte-haubans d'artimon où il était, il se jette dans l'eau, craignant que l'homme ne sût pas nager. Personne ne le vit, tant l'intérêt se trouvait concentré à l'autre bord. Langelles pensait qu'après avoir recueilli le matelot, la baleinière se dirigerait vers la seconde bouée pour la rechercher. Aussi, quelle ne fut pas sa stupeur en apercevant la frégate rétablir sa voilure, après avoir hissé l'embarcation au portemanteau, et faire route ! Il cria avec frénésie, mais les distances sont longues en mer ; la nuit tombait rapidement, comme dans les pays chauds sans crépuscule ; il se sentait seul et perdu à tout jamais. La réflexion suivante achevait de le désespérer : il n'y avait aucun service de nuit, personne ne s'apercevrait de son absence, on le croirait couché sur son hamac, dans le faux-pont. Alors cette jeune tête connut la folie du vertige. L'aspirant éprouva la tentation de se laisser couler. Cette eau profonde, unie, l'attirait ; les étoiles paraissaient danser sous ses pieds, une de ses mains avait déjà lâché le faible appui, quand l'enfant pensa à sa mère ; il était de formation religieuse et croyant. Il leva alors les yeux vers d'autres étoiles dont la douceur le réconforta ; il récita des prières en invoquant sa Mère d'EnHaut, sa Mère parmi les étoiles, *Stella Maris*, et il retrouva assez d'énergie dans cette eau presque tiède pour lutter quand même jusqu'au matin, de toutes les forces de sa foi et de sa confiance en la Très Sainte Vierge. A l'heure où l'aube se leva, où les étoiles pâlirent, la frégate était devant lui, le ramenant à bord. L'étoile du matin, *Stella Matutina*, avait sauvé son serviteur fidèle.

Si la Vierge se montre si maternellement bonne quand il s'agit de grâces temporelles, combien est-elle meilleure encore et plus attentive lorsqu'il s'agit de secours surnaturels à octroyer !

L'art s'est plu à représenter Marie dans l'exercice de sa, miséricorde. Parfois, la scène est d'une naïveté charmante, telle cette peinture du musée de Montefalco, près de Foligno, où l'on voit Marie armée d'une grosse massue et forçant un grand diable tout noir avec des cornes, une lance, des pieds et des mains crochus, à lâcher un petit enfant qui se réfugie vers son giron ; une femme, de l'autre côté du démon – la mère sans doute – implore Marie, les mains jointes ; – tel encore ce tableau de Castel Ritaldi qui porte comme date 1509 et où, tandis que le diable enfonce un croc dans la petite jambe d'un enfant, l'on voit à côté la mère se lamenter et crier miséricorde.

Dans certains tableaux, autour de la Vierge divinement protectrice, on n'aperçoit que quelques figurants, d'heureux privilégiés, donateurs, amis du peintre, ou membres d'une Confrérie ; tantôt, c'est tout un peuple qui, se réclame de la protection de Marie. Pour accentuer encore la maternelle vigilance de la douce Vierge, nombre de peintres montrent Marie le manteau large étalé, couvrant de son aile les pécheurs. Ici, le

manteau se trouve soutenu par des Anges, et de puissants protecteurs amènent le peuple confiant aux pieds de la Madone ; là, on voit des flèches lancées par Dieu irrité venir se briser sur le manteau virginal : comme elle est bien la Madone du Bon Secours ! Marie est aussi la toute-puissance suppliante. L'attitude de la supplication est la prière à genoux ; ainsi Marie est-elle représentée au tympan du célèbre portail de Reims, suppliant Notre-Seigneur au jour du jugement dernier ; un Ange, derrière elle, porte la croix qu'il tend des deux mains pour que le Sauveur se rappelle mieux les angoisses corédemptrices de sa Mère aux jours douloureux de la Passion.

Plus parlants encore que ces représentations symboliques, les faits réels ; nous n'en citerons qu'un. Avec le charme habituel de ses récits, le P. Doncoeur a raconté comment, à la bataille de Guise, en 1914, après que son ambulance eut été faite prisonnière, un major allemand lui signala dans un champ à proximité un blessé français abandonné, la tête noire de sang, le haut de la figure fracassé. Le Père s'agenouille : « Mon petit, c'est moi, l'aumônier du 115— Ah ! c'est vous ! Toute la nuit, dans les betteraves, sous la pluie, j'ai dit mon chapelet pour que vous veniez ! » Et le blessé meurt peu après en répétant : « Je suis heureux ! »

Ces faits extérieurs nous frappent ; mais que de grâces du dedans octroyées sans que rien au dehors ne paraisse : secours dans la tentation, appui dans les difficultés, aide multiple dans les différentes ascensions de l'âme. Partout où il s'agit de contrebattre l'influence du démon, Marie est là. Une ancienne image de 1610 la représente assise, tenant sur le côté son Fils souriant. Elle a le pied sur la tête du serpent et l'Enfant-Jésus le sien sur celui, de sa Mère, comme pour bien montrer l'harmonie de leur double effort. Dans le chef-d'œuvre du peintre Erasme Quellin, en l'église Saint-Michel, à Louvain, on trouve le même significatif détail.

Que si l'on cherche les causes d'une si particulière efficacité des interventions de Marie en notre faveur, l'explication se trouve en ces deux mots : puissance, bonté ; elle peut tout pour nous, elle veut pour nous tout ce qu'elle peut. Sans la bonté, la puissance ne serait rien ; sans la puissance, la bonté serait bien infirme. Marie possède avec suréminence les deux avantages.

Comment ne serait-elle pas puissante la Vierge Marie, s'écrie saint Bonaventure, elle qui mérite cette triple appellation : *Domini Filia*, *Domini Mater*, *Domini Sponsa* : Fille de Dieu, Mère de Dieu, Epouse de Dieu.

Fille de Dieu. Quand le Très-Haut voulut choisir une femme pour lui confier son Verbe, c'est à Marie qu'il songea. Lui ayant donné ce trésor, quel trésor désormais peut-il lui refuser ? Et ce Trésor divin, c'est le Rédempteur. Comment le Père refuserait-il à Marie les grâces de Rédemption ? Cela en vérité, aurait-il servi d'accorder à la terre un Sauveur si ce n'était pour accorder aux habitants de cette terre le salut ! Marie, quand elle sollicite pour un racheté la grâce du rachat, pourrait-elle ne pas l'obtenir ?

Et non seulement Fille du Père, mais *Mère du Fils*. Au Verbe Incarné, elle peut dire ce que le Père seul pouvait dire au Verbe : « Mon Fils. » Les mots du psaume que seul le Très-Haut pouvait articuler dans les profondeurs du ciel, Marie, depuis l'étable, peut les dire, non avec le même sens, mais avec la même vérité : « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui²⁶. » Et ce Fils étant ce qu'il est, refuserait quelque chose à sa Mère ?.. Mais n'a-t-il pas promis d'exaucer quiconque qui, pour une grâce de salut, l'implorera ? Il exaucerait quiconque : il n'exaucerait pas sa Mère ? A tout homme il est recommandé dans l'Ecriture de ne pas oublier les gémissements de sa Mère²⁷, et cela, vrai pour tout homme, ne serait pas vérifié dans le Fils de l'Homme ?

Puissante sur le Père, puissante sur le Verbe, puissante aussi sur le *Saint-Esprit* ; n'est-elle pas son *Epouse* ? Quand, à l'Annonciation, Marie oppose aux promesses de maternité future son engagement de virginité, l'Ange la tranquillise : l'Incarnation sera l'effet d'une intervention toute divine de l'Esprit d'Amour, d'Infinie Sainteté. De ce jour, Marie est devenue l'Epouse Immaculée de l'Amour personnel, de l'Esprit sanctificateur. Voici qu'elle intercède pour un de ses enfants de la terre : « *Veni, Sancte Spiritus*, descendez, Esprit-Saint, voyez cette âme dans la détresse. »

N'est-il pas dit dans le texte sacré : « La prière du juste est toute-puissante sur Dieu²⁸. » A plus forte raison, la prière de l'Epouse sans tache !

26. *Filius meus es 'tu. Ego hodie genui te* (Ps. II).

27. *Gemitus matris tuae ne obliviscaris* (Eccli., vii, 29).

28. JAC., V, 16.

Mais que produit la puissance sans la bonté ? A quoi servirait à Marie sa puissance d'action sur le Très-Haut si son amour pour nous ne l'inclinait à s'en servir pour un rôle de perpétuelle intercession ?

Marie est notre *Mère*. Beaucoup s'imaginent que cela signifie seulement : elle a pour nous des sentiments analogues à ceux d'une mère pour son enfant ; c'est une jolie métaphore, rien de plus, et non une réalité qu'il faut prendre à la lettre. Non pas. Marie est en toute réalité notre Mère. On l'a suffisamment compris, croyons-nous.

Qu'est-ce donc en effet qu'une mère ? Quelqu'un qui donne la vie ? Est-il vrai que Marie nous ait donné la vie ? Oui, certes. Non pas la vie naturelle évidemment, mais la vie surnaturelle, cette vie de la Trinité Sainte dans nos âmes en quoi consiste essentiellement la grâce sur terre, et au ciel la gloire.

A un moment donné de l'histoire du monde, nous l'avons rappelé, il a dépendu de Marie – et uniquement d'elle – il a dépendu d'un consentement libre de son vouloir que la grâce nous soit rendue par Jésus-Christ. De ce vouloir de Marie, nous sommes nés au divin. Elle est, en rigueur de termes, notre vraie Mère.

Devenue ainsi – et nous savons au prix de quel effort et de quelles larmes par la suite – notre vraie Mère, elle a reçu de Dieu, en harmonie avec son titre, les sentiments qu'exige son rôle.

Nous pouvons la contempler, cette toute aimable Mère, perpétuellement occupée, dans le ciel, à travailler au, salut, sur terre, de ses pauvres enfants. De là-haut, elle regarde tous ces « petits » qu'elle a engendrés à l'époque de ses indicibles douleurs...

En voici un de ses malheureux enfants : il se trouve en péché mortel. Déjà, le terme de la vie approche, son heure sonne. Oh ! si la mort allait le frapper dans son péché !

Et Marie, alors, de se précipiter aux pieds de Dieu : « Eh quoi. ! Seigneur ! Pour sauver ce malheureux, voyez, j'ai donné toutes les larmes de mon cœur et tout le sang de mon Fils ! C'est quelque chose, cela ! S'il se damne, le pauvre enfant, ce sont mes larmes à jamais perdues, le sang de mon Fils – et du vôtre ! – à jamais inutile ! Oh, non ! Ayez pitié de moi ! Ayez pitié de nous ! »

Comment Dieu pourrait-il résister à pareille supplication ?

Un jour, une femme de Thécua se jette aux genoux de David : « O roi, sauve-moi ! » Le roi lui dit : « Qu'as-tu ? – Ce que j'ai ? Ah ! malheureuse, je suis une pauvre mère et j'avais deux fils ; ils se sont querellés tous deux dans les champs, l'un a frappé l'autre et il l'a tué. Or, voici que toute la parenté s'est levée contre ta servante en disant : Livre le meurtrier de son frère. Nous voulons le faire mourir pour la vie de son frère qu'il a tué. Ainsi, le premier est mort. Ils veulent maintenant me tuer le second ! »

Et Marie argumente de même : « Seigneur Dieu, j'avais un Premier-né. Ses frères l'ont tué. Maintenant que Jésus est mort sur le Calvaire, si mes autres enfants se perdent, que me restera-t-il ? »

L'Ecriture parlant de David, ajoute : « Il répondit à la femme de Thécua : Aussi vrai que Jéhovah est vivant, il ne tombera pas à terre un seul cheveu de ton fils ! »

Jéhovah serait-il plus inclément que le serviteur de Jéhovah ?

CHAPITRE II

MARIE MÉDIATRICE

Que Marie ait été associée à Jésus dans l'acquisition des grâces rédemptrices, cela ne laisse aucun doute. Il n'y a pas que cela : elle est également associée à Notre-Seigneur dans la distribution de la grâce.

Quand il s'est agi de la faute, le cycle a été celui-ci : le péché commence par Eve, c'est par Adam qu'il se consomme, par Eve qu'il se transmet ; dans l'ordre surnaturel, le cycle demeure identique : c'est par Marie que le salut commence, par Jésus qu'il se consomme, par Marie qu'il se transmet.

Non que l'acquisition des grâces et leur distribution fussent obligatoirement liées. Dieu aurait pu vouloir que Marie nous donnât Jésus et que Jésus fût ensuite Maître absolu des grâces acquises au prix de son sang. Il n'en a point agi de la sorte et Bossuet résume la tradition quand il dit : « Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la Sainte-Vierge, les dons de Dieu sont sans repentance et cet ordre ne se change plus. Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu par sa charité le principe universel de la grâce, nous en recevons encore par son entremise, les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant contribué à notre salut dans le Mystère de l'Incarnation qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations qui n'en sont que des dépendances. »

Avec sa grande autorité, le Pape Léon XIII, dans son Encyclique d'octobre, 1895 sur le Rosaire, y insiste : « C'était le dessein de Dieu qu'après avoir servi d'intermédiaire dans le Mystère de la Rédemption, elle fût pareillement l'intermédiaire de la grâce que ce mystère ferait déborder dans tous les temps. »

Mais si telle est la portée de l'intervention de Marie, le rôle de Notre-Seigneur ne se trouve-t-il pas diminué d'autant ?

Il n'y a, déclare formellement après saint Paul la foi catholique, qu'un seul médiateur qui est Jésus-Christ. Si vous placez à côté pareille médiatrice, et avec une semblable efficacité d'action, le médiateur n'est plus unique et vous accordez trop à Notre-Dame. Ainsi argumente, pour refuser d'adhérer au *Credo* marial des catholiques, la Réforme protestante.

Elle comprend mal la doctrine.

En premier lieu, pour être médiatrice, la Vierge n'en est pas moins rachetée. Elle aide puissamment au salut, mais d'abord il a fallu qu'elle fût sauvée. Saint Paul a raison : il n'y a qu'un seul Sauveur, un seul Rédempteur. Marie, a bénéficié, comme nous tous, du rachat ; elle n'a que ceci de particulier : son rachat a été « plus sublime », comme parle Pie IX dans la bulle qui définissait l'Immaculée Conception. Il a consisté à la préserver, dès son entrée dans l'existence, de toute souillure.

Rachetée en sens passif, comme nous tous, cela ne l'empêche point de devenir ensuite « racheteuse » en sens actif. Qu'on veuille bien excuser ce barbarisme. Trouver étrange que Marie ait un rôle actif dans la Rédemption, nous paraît une lourde méprise, puisque déjà, tout baptisé, quel qu'il soit, a sa part de responsabilité dans le salut du monde. Chacun d'entre nous, du fait qu'il compose un seul Un avec le Sauveur, ne peut pas ne pas être sauveur avec Lui ; sauveur en second, cela va sans dire, mais réellement et efficacement sauveur. Cela n'enlève rien aux mérites du Christ et, sans rien retirer à sa puissance, fait resplendir merveilleusement sa miséricorde.

Cela n'enlève rien à sa puissance, ses mérites à Lui sont des mérites de stricte justice ; seuls ils ont l'efficacité voulue pour fournir une compensation adéquate et intégrale de l'injure causée à Dieu par le péché. Mais Notre-Seigneur veut bien en appeler à notre collaboration sous la triple forme du zèle extérieur, de la prière ou du sacrifice. Ces mérites ne seront pas sauveurs en stricte justice, ils le seront purement par complaisance divine, parce qu'il agréa à Notre-Seigneur de vouloir bien tenir compte des multiples apports de chacun de ses membres et de les utiliser pour faire parvenir aux âmes le salut.

Dès lors si tout chrétien se doit – à peine de ne pas comprendre entièrement sa vocation de chrétien – d'être un « rédempteur » avec le Christ, pourquoi s'étonner que Marie, la créature bénie entre toutes les femmes et unie de si près à Notre-Seigneur, soit appelée à participer, comme nous, mais seulement plus splendidement que nous, à la Rédemption ?

D'aucuns n'aiment pas le mot : corédemptrice, il semble trop indiquer une collaboration à titre égal.

Soit, laissons le mot ; la réalité seule importe. Rien de plus simple à admettre que la médiation de Marie dans l'œuvre du salut, puisqu'au moindre d'entre nous déjà Dieu demande d'être médiateur.

Evidemment, la médiation de Marie va l'emporter en sublimité, de toute la sublimité de son rôle spécial. Saint Bernardin de Sienne parle ainsi : « A partir de l'heure où elle conçut dans son sein le Verbe de Dieu, elle obtint pour ainsi dire une certaine juridiction, une sorte d'autorité sur toute procession temporelle du Saint-Esprit ; tellement qu'on ne reçoit les grâces de Dieu que par son entremise. »

On expliquait à un enfant le signe de la croix : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. — Maman ! Il n'y a pas de Mère ! » — Il y en a une. Elle n'est pas nommée dans le signe de la croix, mais elle existe et le dogme catholique lui donne certes une place de choix. N'est-ce point une des grosses faiblesses du protestantisme ? Il tient que Marie est Mère de Jésus ; il n'admet pas qu'elle soit Mère et Médiatrice des membres du Christ : ce doit être une religion si triste, une religion qui n'a pas de mère ! Pour notre part, nous aimons ce trait de la vie du grand Newman : Avant sa conversion, quand il était tutor (répétiteur) à Oxford et que son jeune frère Francis vint s'installer près de lui pour suivre les cours, Newman fit placer dans la chambre de l'étudiant une gravure de la Vierge , et aux plaintes du jeune homme il répondit en s'élevant contre les protestants qui oubliaient la parole : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes²⁹ ! »

Seul – nous allons le préciser à l'instant – Jésus a mérité, au sens rigoureux du mot, que la vie surnaturelle nous soit rendue. Mais ce qui situe la Vierge dans une place unique par-dessus tous les élus à une distance du plus grand d'entre eux hors de toute appréciation humaine, c'est que Dieu a sollicité son consentement libre pour que Jésus vînt au monde et par là fût mis en état d'acquérir les mérites rédempteurs ; telle est la différence entre la médiation de Marie et celle des saints.

Voici maintenant la différence entre la médiation de Marie et celle de Jésus.

La différence ne porte pas sur l'étendue de la médiation. Celle de Jésus est universelle, universelle également celle de Marie. Autrement dit, aucune grâce de salut n'échappe à la Vierge non plus qu'à Jésus.

Toute la différence – mais elle est essentielle – est dans la qualité intime de la médiation mariale, dans sa valeur d'efficacité. N'avons-nous pas spécifié que l'intervention rédemptrice de Jésus avait une valeur de justice stricte, c'est-à-dire de parfaite équivalence ? Celle de Marie une valeur seulement de souveraine convenance. Les mérites de Jésus créent une exigence à être exaucé par le Père, ceux de Marie ne vont point jusque-là. Jésus requiert. Marie sollicite.

Ici, mérites de droit rigoureux ; là, mérites de pure impétration.

La vraie place de Marie dans le dogme chrétien, le soldat converti, Ignace de Loyola, se préparant, dans la solitude de Manrèse, à devenir ce que l'on sait, l'avait bien comprise, une nuit qu'il priait. Voici comme il rend compte de son oraison : « Dans la nuit, je me suis senti attiré par un vif sentiment de grande confiance envers Notre-Dame. Avant, pendant et après la messe, grande dévotion, larmes. Vue de la Mère et du Fils disposés à intercéder auprès du Père. Il me semblait que les deux médiateurs avaient interpellé le Père pour moi, et j'avais quelque motif de croire que je les voyais. Mon esprit fut saisi par des sentiments de dévotion pour les médiateurs, le Fils de Dieu et sa Mère, qui se firent voir à moi. Tandis que je priais la Mère de m'aider avec son Fils auprès du Père, et qu'ensuite je priais le Fils d'intercéder avec sa Mère, je me sentis porté devant le Père... Ensuite, je vis et sentis que Notre-Dame m'était très propice auprès du Père Eternel. Pendant les oraisons de la Messe adressées soit au Père, soit au Fils, et au moment de la Consécration, je ne pouvais ne pas sentir et comprendre que Marie était comme la porte et la source de la grâce. »

Mais, dira-t-on, si Marie est si puissante, comment peut-il encore y avoir des réprouvés ? « Mère de Dieu pour tout obtenir, Mère de l'homme pour tout accorder », ne serait-ce pas pour tous, immanquablement, le salut ?

Non pas, Dieu même consent à pouvoir être mis en échec ici-bas par une volonté d'homme³⁰. Marie n'est pas plus puissante. Elle peut intercéder, supplier. Supplier le Cœur de Dieu, et là elle est sûre d'obtenir ; supplier le cœur de l'homme, et là, parfois, elle se heurte à une volonté murée qui obstinément refuse.

Essayant d'expliquer ce problème, Vieyra, le grand prédicateur portugais, s'écrie : « Ce fut la bonne fortune d'un des deux larrons sur le Calvaire et la disgrâce de l'autre. Jésus-Christ était entre les deux ; mais entre la croix de Jésus-Christ et la croix du bon larron était Notre-Dame, et entre la croix de Jésus-Christ et la croix du mauvais larron, elle n'y était pas. Où, entre le pécheur et Dieu, était la Mère de Dieu, le pécheur fut sauvé ; où elle n'était pas, le pécheur fut repoussé. »

29 THUREAU-DANGIN : *Renaissance religieuse en Angleterre au dix-neuvième siècle*, p. 25.

30 Echec temporaire évidemment, et tout apparent. Dieu aura forcément le dernier mot : Pénitence ou punition.

La trouvaille est jolie, mais ne vaut qu'à titre de symbole. On ne doit pas serrer de trop près le texte, sous peine de croire qu'il est des pécheurs pour qui Marie ne prie pas, que la Vierge voyant par avance dans la lumière de Dieu tel homme s'obstiner dans son péché, s'abstient d'intervenir, s'en remettant aux décrets éternels.

Il nous semble que, même alors, Marie intercède. A la dernière extrémité seulement, elle lâche prise, quand vraiment, si jamais cette heure arrive, il n'y a plus rien à faire.

Après l'étendue de l'intervention de Marie, il convient de noter les conditions d'efficacité de sa médiation.

Protestants et Jansénistes accusent le Catholicisme de prétendre qu'il suffit de quelques signes extérieurs de dévotion à Marie pour être sauvés ; ainsi Pascal dans sa IX^e Provinciale, et Nicole dans ses notes à la traduction latine de son grand ami ; parfois, avouons-le, certains auteurs ou prédicateurs prêtent flanc à cette critique. Ils n'affirment pas sans doute que ces pratiques extérieures suffisent comme telles, mais ils laissent entendre que Marie obtient infailliblement à ceux qui les observent la persévérance finale. Il nous semble qu'il y a ici matière à quelques précisions. La dévotion à Marie est-elle moralement un signe certain d'élection ?

A coup sûr, si on parle d'une dévotion vraie et constante³¹ puisque, par hypothèse, une dévotion *vraie* suppose la fuite du péché, une dévotion *constante* suppose cette fuite du péché jusqu'au terme final. Cela, dira-t-on, n'est pas spécial à la dévotion envers Marie ; toute dévotion vraie et constante implique cette fidélité.

Nous l'accordons volontiers, en remarquant toutefois que la dévotion à la Sainte Vierge renferme une particulière vertu pour maintenir dans la piété solide et l'entière pureté. La thèse générale n'offre donc point de difficulté. Voyons-en l'application aux cas particuliers.

Quelqu'un vit dans le péché. Il n'a pas le courage présentement de sortir de sa misère, mais garde une unique pratique, un *Ave* tous les mois, je suppose. Et il le récite avec foi, c'est une vraie prière. Sera-t-il exaucé ?

Saint Alphonse de Liguori, un professionnel de la dévotion à la Sainte Vierge, pense que sa damnation est moralement impossible. Un joli trait raconté dans la vie du curé d'Ars semble accréditer cette opinion : « Un jour, une dame en grand deuil attendait dans l'église. Le saint Curé passe revêtu du surplis. Il se penche : « Il est sauvé ». La dame se trouble. « Il est sauvé, vous dis-je. » Un geste d'incrédulité est toute la réponse. Alors, articulant chaque mot : « Je vous dis qu'il est sauvé. Il est en Purgatoire ; il faut prier pour lui. Entre le pont du parapet et l'eau, il a eu le temps de faire un acte de repentir. C'est la Sainte Vierge qui lui a obtenu sa grâce. Rappelez-vous le mois de Marie dressé en votre chambre. Quelquefois, votre époux bien qu'irrégulier, s'est uni à votre prière. Cela lui a mérité le repentir et un suprême pardon. »

Tout autre est la situation du pécheur invétéré qui, lui, raisonnerait ainsi : « Je vis à ma guise ! puisqu'un *Ave* me sauvera, je puis tout me permettre ! » Jamais la croyance catholique n'a attaché l'assurance morale du salut à un pareil formalisme à base de présomption ! C'est ce que note formellement saint Liguori : « Quand on déclare impossible qu'un vrai serviteur de Marie se damne, il ne s'agit pas de ceux qui s'autorisent de leur dévotion envers Marie pour pécher plus librement. Nous disons que ces téméraires méritent, à cause de leur présomptueuse confiance, d'être traités avec rigueur et nullement avec bonté. On parle donc ici de ces serviteurs, de Marie qui, à la fidélité avec laquelle ils honorent et invoquent la Mère de Dieu, joignent le désir de s'amender. Que ceux-ci se perdent, c'est, je le soutiens, moralement impossible. »

« Que dire », interroge Nicole, « de certaines maximes qu'en portant un certain habit en l'honneur de la Sainte Vierge, on est certainement sauvé » ? – Et il se répond à lui-même : « On doit dire que c'est une très grande erreur. » Pourquoi ? La raison donnée par lui est fort simple : « Parce que c'est une très grande erreur de dire que, dans l'Eglise, il y a un huitième sacrement. »

Nicole fait allusion au Scapulaire. On sait comment, en 1251, à Cambridge, la Vierge serait apparue à Simon Stock, Supérieur général des Carmes, et, lui remettant le scapulaire, lui aurait dit : « Celui qui mourra revêtu de cet habit sera préservé des feux éternels. » Soixante-dix ans plus tard, le Pape Jean XXII

³¹ Voir sur ce sujet, le *sermon* du P. de la colombière sur le Scapulaire. Nous disons : moralement, parce que le Concile de Trente, Sess. VI, chap. XII, can. 16, observe qu'il faut une révélation pour avoir certitude absolue que l'on gardera jusqu'au bout l'état de grâce

juge l'affirmation digne de foi et plus de vingt souverains pontifes appuient son dire.

Que faut-il penser d'un pareil privilège ?

Les uns interprètent strictement le texte : « Celui qui mourra porteur de cet habit ne sera pas damné... » Ainsi par exemple, le P. de La Colombière : la parole ne renferme aucune restriction ; on peut perdre son scapulaire, mais qui le porte à l'heure de la mort est sûrement sauvé.

L'interprétation commune suit plutôt l'opinion du Pape Benoît XIV. Le texte ne signifie pas : « Celui qui se borne à cela », mais : « Cette pratique venant à s'harmoniser avec l'existence adoptée deviendra une source de salut. » Il est clair que celui-là n'aurait nul droit au salut qui, se confiant avec présomption, en la promesse faite à saint Simon Stock, s'abandonnerait au péché et refuserait au lit de mort, les secours de l'Eglise. Pour le pécheur impénitent, cent scapulaires ne l'arracheront pas à la perte éternelle. Mais justement la question est de savoir si la Vierge permettrait qu'un malheureux, porteur du scapulaire, puisse en venir à cette extrémité, l'impénitence finale. Cette prière de saint Alphonse à Marie donne la vraie note : « Je sais que si je vous invoque toujours, toujours vous me viendrez en aide et vous me ferez triompher. Mais ce que je crains, c'est précisément de ne pas songer à vous dans mes tentations, et de ne pas vous invoquer. La grâce donc que je vous demande et que j'ose réclamer de vous, ô Vierge Très Sainte, c'est que je pense sans cesse à vous et particulièrement dans mes luttes avec l'enfer. Faites qu'au milieu du combat je vous invoque sans relâche et vous dise sans cesse : « O Marie, aidez-moi ! O Marie, venez à mon secours ? »

Aucun pécheur porteur du scapulaire ne mourra impénitent ; mais un pécheur est-il décidé à l'impénitence, à coup sûr, il mourra sans l'habit symbolique des serviteurs de Marie³².

Sans avoir le même genre de garanties d'efficacité, mais d'une action singulièrement puissante est le Rosaire, ou pour prendre à la place du tout, la partie : le chapelet. Depuis seize ans, l'on combattait les Albigeois ; impossible de les réduire. Saint Dominique prie dans la chapelle de Notre-Dame de Prouille et entend une voix : « Va, prêche mon rosaire et tu seras plus victorieux que Montfort et ses croisés. » On était en 1202, Dominique obéit. Les Albigeois commencèrent à reculer et bientôt furent vaincus.

Il existait avant saint Dominique des couronnes de grains sur lesquels on priait ; le fondateur des Frères-Prêcheurs ajouta la méditation des mystères, et le Rosaire, pendant un siècle et demi, se répandit partout. Après 1350, il tombe peu à peu dans l'oubli ; c'est en Bretagne, le dominicain André de la Roche, et, sur le Rhin, le prieur de Cologne, le vénérable Jacques Sprenger, qui, vers le milieu du xv^e siècle, lui redonnent sa splendeur ; il ne l'a plus perdue.

Avec les litanies dites de Lorette et d'autres prières plus courtes : « O ma Souveraine », du P. Zucchi, ou le *Memorare*, d'un religieux de Clairvaux, peut-être de saint Bernard lui-même, le chapelet est la pratique de dévotion envers Marie la plus populaire. L'auteur des délicieux *Récits Islandais*, le P. John Svenson, affirme ceci : « En Danemark, pays protestant, où j'ai été missionnaire pendant plus de vingt ans, bon nombre se procurent des chapelets et le récitent tous les jours. Or, c'est un fait d'expérience que, si ces personnes restent fidèles à cette dévotion, toutes sans exception aucune, finissent par se convertir et rentrent dans le giron de la vraie Eglise. De deux choses l'une : ou bien elles jettent le chapelet, ou bien elles deviennent catholiques. »

Nous n'insisterons pas. Si quelques chrétiens se complaisent trop facilement dans un christianisme tout de pratique et presque entièrement vidé de son esprit – formalisme attaqué à bon droit par les adversaires chrétiens, mais qu'ils ont tort de confondre avec le catholicisme vrai – les vrais chrétiens savent que, pour ne faire nullement fi des pratiques, la dévotion envers Marie, comme toute dévotion authentique, est avant tout un esprit et une vie. Notre-Seigneur veut des adorateurs en esprit et en vérité. Les pratiques sont nécessaires parce que nous ne sommes pas qu'esprit, nous sommes corps aussi ; mais précisément parce que nous sommes corps et que nous matérialisons trop facilement tout ce que nous touchons, il faut perpétuellement s'appliquer à maintenir « l'âme » dans nos exercices de dévotion. Défions-nous du mécanisme et des routines, efforçons-nous de toujours spiritualiser, angéliser, « animer » au sens profond du mot, chacune de nos démarches religieuses.

³² Depuis 1910, le port du scapulaire peut être remplacé par celui d'une médaille bénite à cet effet et qui représente au recto Notre-Seigneur montrant son Cœur ; au verso, la Très Sainte Vierge sous n'importe quel vocable.

CHAPITRE III

MÉDIATRICE DE TOUTE GRÂCE

Depuis qu'elle habite au séjour de la Gloire, la Vierge a-t-elle seulement le département des grâces intéressant directement le salut ou bien intervient-elle dans l'obtention de *toute grâce* sans exception ?

Sans doute, par le fait qu'elle est la Mère de Dieu, elle est Mère de toute grâce puisqu'elle est Mère de l'Auteur même de la grâce.

Mais nous parlons ici au sens rigoureux. Peut-on dire que toutes les grâces sans exception ne nous parviennent *que* par son entremise ? Sans hésiter oui, et voici pourquoi.

*

**

Faisons d'abord un raisonnement à la fois très simple et très élevé, mais dont la beauté profonde ne nous surprendra pas, éclairés que nous sommes maintenant, sur la doctrine du Corps mystique du Christ.

Deux données sont certaines : Marie est *Mère*.

Elle est Mère de tout ce qui est le Christ. Cela nous suffit.

Mais comment, dira-t-on, tirer de cette proposition cette autre : Marie est pour quelque chose dans toutes les grâces qui nous arrivent, et rien ne nous arrive que par elle ?

Voici : on ne peut diviser le Christ. Celle qui a mission « de former le Christ » ne peut isoler la tête des membres ; former « la tête », délaissier « les membres ». Or, le rôle de Marie a été de donner naissance au Christ et de l'élever. Cela vaut donc de son Premier-Né et aussi de nous tous, ses « seconds ».

Mais former, élever, demandons-le plutôt à une mère, n'est-ce pas une œuvre de constants détails ? Une mère qui connaît son rôle – et quelqu'un le connaîtrait-il plus splendidement et l'accomplirait-il avec plus d'amour et de fini que Marie ? – abandonne-t-elle au hasard le moindre détail, et, sous couleur de ne s'intéresser qu'au principal, délaisse-t-elle ces mille soins de tous les instants où plus qu'ailleurs se découvre la mère ?

Mère comme elle l'est, avec la mission, ayant fait naître au divin chaque baptisé, de l'élever, de former et de faire grandir le Christ en lui, Marie pourrait-elle ne pas intervenir dès là et chaque fois qu'il s'agit pour nous de devenir plus « Christ ». Comment séparer ses deux maternités, admettre qu'elle n'a rien négligé pour que Jésus soit le plus possible Jésus, et admettre qu'elle se préoccupe peu de nous rendre, nous, plus ou moins « Jésus » ?

La mesure de soins qu'elle a donnée à son Premier-Né, comptons bien qu'elle la donne à tous ses « seconds ». Le domaine d'application est différent, mais l'amour est égal. Marie n'est pas comme nous ; elle ne sépare pas en deux le Christ. Le glaive de Salomon lui est inconnu. Elle est trop Mère pour cela.

Si déjà un païen a pu écrire : « Rien de ce qui est humain ne me laisse étranger », Marie, à la lettre, se préoccupe de tout ce qui nous occupe. Rien d'humain ne lui est étranger. Rien ne lui échappe de ce qui se passe sur cette pauvre terre. Elle sait comme on vit dans la vallée des larmes. Son passage parmi nous n'a pu que lui donner le désir de nous venir aide par tous moyens.

Eh quoi ! l'on trouverait fort simple qu'une sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus déclare : « Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre. Je ferai descendre sur le monde une pluie de roses », et l'on n'a aucune peine à admettre que ce qu'elle a dit elle le fait, bonne et douce comme on la devine et puissante sur le Cœur de Dieu.

Et Marie ? Si tel est le rôle d'une humble petite vierge, que ne faut-il pas attendre de la Reine des Vierges ? Imprudent qui voudrait limiter à tel lot de grâces seulement la portée de son action : « Ces roses-là, je veux bien les répandre ; les autres, je les garde dans ma main. Ce serait trop m'occuper de mes enfants ! »

D'ailleurs, à l'appui de ce raisonnement théologique, il y a les textes sacrés.

« *Et erat Mater Jesu ibi* ». La Mère de Jésus était à côté de Jésus. Les Mages purent s'en rendre compte et aussi les autres contemporains de Jésus. Avant même la naissance de Jésus, alors que la Vierge porte encore son Enfant dans son sein, Marie n'obtient-elle pas la sanctification de Jean-Baptiste ? La Mère de Dieu était là.

Elle est là, partout. Lors du premier miracle, elle se trouve présente ; à la croix elle est là, au Cénacle

elle est là.

Ce ne sont que quelques épisodes sans doute. Mais le fait de signaler la présence de Marie à toutes les grandes avenues, laisse bien entendre que son action doit se deviner partout. Comme s'il semblait inutile tant la vérité s'impose, de mettre en relief l'évidence même³³.

La Tradition donne à cette preuve d'Ecriture une valeur et une ampleur singulières.

Une promesse a été faite au début de l'humanité, sitôt la chute : un rédempteur est annoncé, mais détail, singulier et précieux à retenir : il est parlé de sa Mère presque autant que de Lui. « Une femme » est-il dit au démon, « une femme t'écrasera la tête. Je mettrai une inimitié entre ta race et la sienne ».

De là, chez nombre de Pères, le titre de « Nouvelle Eve » donné à Marie.

Cela prouve bien, dira-t-on, le rôle de Marie comme collaboratrice du Médiateur à l'heure de la Rédemption. Mais comment cela prouve-t-il l'*universelle* médiation de Marie ? Cela ne la prouve pas directement ; mais voyons à plein la question.

Marie est Mère du Sauveur.

Deux hypothèses. Une fois le Sauveur entré dans son rôle, Marie disparaît et ne s'occupe plus de rien. Médiatrice un instant, son rôle cesse à son arrivée dans le ciel ; elle peut regarder, elle ne peut plus que laisser agir.

Ou bien, le Sauveur entré dans son rôle à Lui, Marie conserve auprès de Lui son rôle à elle. Elle a travaillé avec Lui sur terre, elle continuera de le seconder là-haut. Ce qu'elle a contribué à acquérir, il convient à l'unité du plan divin qu'elle contribue à le distribuer.

Cette seconde solution s'impose : Mère du Rédempteur, Marie est encore plus vraiment Mère de la Rédemption. Pourquoi imaginer une coupure à l'arrivée là-haut ? Tant à faire quand elle était ici-bas ; plus rien à faire maintenant qu'elle est au ciel.

Non, non ! Elle est Mère du Sauveur et donc elle joue son rôle de Mère partout où Jésus joue son rôle de Sauveur. *Mater Jesu ibi*. Partout où Jésus sauve, la Mère est à ses côtés et intercale sa maternelle intervention. Le plan de Dieu est *un* ; Dieu est fidèle à Lui-même.

N'est-ce point ce beau privilège de Marie que célèbrent les Saints et les Docteurs quand, d'un nom intraduisible dans notre langue et qui peut-être choquerait plusieurs de nos jours, ils appellent la Vierge, le « cou mystique » de l'Eglise.

« Dans le corps naturel, c'est par le cou que la vie est transmise à toutes les autres parties du corps et c'est aussi par son moyen que celles-ci sont en rapport avec la tête ; il est la voie nécessaire de la respiration, il l'est aussi des aliments qui soutiennent nos forces épuisées, il reçoit certains honneurs que les autres membres n'ont pas et c'est au cou de sa mère que l'enfant s'élance et s'attache, soit que l'effroi le trouble, soit que l'amour l'entraîne. Eh bien ! Tout cela convient parfaitement à la Sainte Vierge. » Ainsi parle Corneille de la Pierre après saint Jérôme et saint Bernard, Albert le Grand et Bellarmin, Bernardin de Sienne et saint Liguori.

Seulement, il observe que la comparaison se trouve inexacte en un point : Si dans le corps humain le cou est le lien naturel de la tête et des autres membres, c'est sans volonté ni intelligence de sa part que cette union s'opère. Marie est le lien intelligent et volontaire de nos âmes avec le Christ.

En dehors de ces explications des Pères et des Docteurs, que d'autres épis nous pourrions glaner dans l'immense moisson des témoignages de la Tradition.

Citons seulement pour l'Orient ces paroles mémorables de saint Germain de Constantinople : « Personne n'est sauvé que par vous, ô Mère de Dieu ; personne n'échappe aux périls que par vous, ô Vierge Mère ; personne n'obtient un présent du ciel que par vous, ô Bien-Aimée du Seigneur. »

Pour l'Occident, rappelons avec le texte si connu de saint Bernard : « C'est la volonté de Dieu que nous recevions tout par Marie », celui-ci, de saint Pierre Damien : « Aucune grâce ne descend du ciel en terre sans passer par les mains de Marie », et cet autre de saint Ambroise : « Par elle vient au monde tout ce qui sort du ciel en fait de grâces. » Enfin, saint Bonaventure : « C'est de Marie que nous tenons tout ce qui nous arrive d'en-haut. »

Notre but n'est pas ici d'accumuler les textes ; il en existe des listes presque indéfinies. Ceux-là suffisent, croyons-nous.

³³ Saint Ignace, en vertu de ce principe, n'hésite pas à placer dans les *Exercices* une « Apparition à Notre-Dame » sitôt la Résurrection. Cela n'est pas signalé dans l'Ecriture, mais l'Ecriture suppose que nous avons le sens *Scriptura supponit nos habere intellectum*. — De son côté, Suarez : *Ubi res ipsa et opera quibus Christus matrem honoravit clamabant, verba non erant necessaria* ; ce que les faits n'ont pas pu ne pas exiger, à quoi bon le formuler avec des mots ?

Une autre témoin du dogme, c'est la prière chrétienne : *lex orandi, lex credendi*.

Quand le 8 décembre 1854, Pie IX définit le dogme de l'Immaculée Conception ; ce fut pour les enfants de la Vierge une joie immense. Plusieurs se demandaient quel nouveau joyau les âges postérieurs ajouteraient à la couronne de leur Mère.

Or, au début de 1921, on apprenait que le Pape venait d'approuver la fête de Marie *Médiatrice Universelle des grâces divines*.

Au Congrès Marial de 1904, puis en 1913, des rapports avaient été présentés dans ce sens. Bientôt, sous l'initiative du Primat de Belgique, le cardinal Mercier, un vœu avait été adressé au Saint-Père Benoît XV, le priant « d'ériger en dogme catholique la, croyance traditionnelle du peuple chrétien à la Médiation universelle d'intercession de Marie auprès de l'unique médiateur de justice, le Christ-Jésus ».

Une Messe propre, à la date du 31 mai, fut d'abord accordée aux églises de Belgique et à celles de la chrétienté qui en feraient la demande. Le Pape Benoît XV inscrivit cette fête dans son calendrier particulier. Une Commission était instituée « pour préparer, promouvoir et obtenir la définition solennelle ».

Déjà, un illustre prédécesseur de Benoît XV avait affirmé : « Marie est un canal céleste duquel descendent sur terre les flots de toutes les grâces. »

Ramassant toutes ces affirmations répétées, et comparant l'abondance des textes à la relative pénurie des témoignages anciens en faveur de l'Immaculée Conception, un savant théologien s'étonne à juste titre « que l'Immaculée Conception ait pu faire son chemin tandis que la maternité des grâces n'ait pas encore été érigée en dogme de foi ».

L'affirmation globale : « Toute grâce nous vient par Marie » semble donc hors de conteste et nous pouvons représenter Marie telle que l'aperçut en 1830, dans la chapelle des Filles de la Charité, rue du Bac, à Paris, la sœur Catherine Labouré.

Nous avons là une éloquente représentation de la Sainte Vierge dans son rôle de dispensatrice de la grâce. Sa robe est blanche, son manteau couleur du jour naissant ; de son pied elle écrase le serpent ; elle étend les bras et les abaisse vers notre terre ; de ses mains chargées d'anneaux et de pierreries s'échappent des rayons lumineux.

« Voilà, disait Marie, le symbole des grâces que je répands sur les personnes qui me les demandent³⁴. »

« Toute grâce arrive aux hommes par trois degrés parfaitement ordonnés : Dieu la communique au Christ, du Christ elle passe à la Sainte Vierge, et des mains de Marie elle descend jusqu'à nous³⁵. »

L'œuvre récente du sculpteur Debert pour la chapelle des *Orantes de l'Ave Maria*³⁶ exprime à merveille cette belle idée dogmatique : au sommet, Dieu le Père dont on aperçoit seulement le visage et les bras large étendus ; au-dessous, le Saint-Esprit en forme de colombe aux ailes déployées ; puis, Jésus en croix, les mains clouées. Debout sur le monde, la Vierge dont la tête monte à hauteur du Cœur de son Fils et dont les paumes ouvertes recueillent précieusement les grâces qui, par le Père et le Saint-Esprit, descendent des blessures de Jésus sous formes de gouttes de sang pour se répandre ensuite par Marie en pluie de salut.

Mais à propos de ce fait global de la Médiation universelle de la Sainte Vierge, plusieurs questions se posent.

Par Marie passent toutes les grâces que nous sollicitons de son entremise, cela est hors de doute ; mais qu'en est-il des grâces que nous demandons sans en appeler spécialement à son intercession, par exemple que nous demandons par l'intermédiaire d'un Saint particulier ?

Même alors Marie intervient. Benoît XV a magistralement précisé cette doctrine. Pendant plusieurs années, la Congrégation des Rites hésitait à attribuer à la bienheureuse Jeanne d'Arc l'un des deux miracles proposés pour sa canonisation parce qu'il avait été opéré à Lourdes. Or, le 6 avril 1919, le Souverain Pontife, après avoir fait lire le décret qui authentiquait ces miracles, s'exprima de la sorte : « Si, dans tous les prodiges, il convient de reconnaître la médiation de Marie par laquelle, selon le vouloir divin nous arrive toute grâce et tout bienfait, on ne saurait nier que, dans un des miracles précités, cette Médiation de la Très Sainte Vierge s'est manifestée d'une manière toute spéciale. Nous pensons que le Seigneur en a disposé ainsi

³⁴ Aux mains de la Vierge il y avait, paraît-il, des diamants sans éclat, aux feux éteints : « Ils figuraient, au témoignage de Catherine Labouré, les grâces que l'on oublie de demander. »

³⁵ Saint Bernardin de Sienne.

³⁶ A Bry-sur-Marne.

afin de rappeler qu'il ne faut jamais exclure le souvenir de Marie ; pas même lorsqu'un miracle semble être attribué à l'intercession d'un Bienheureux ou d'un Saint. » Même lorsque Dieu se plaît à glorifier ses Saints, ajoutait Benoît XV, « il faut toujours supposer l'intervention de celle que les Saints-Pères ont appelée la Médiatrice des Médiateurs, *Mediatrix mediatorum omnium* ».

Et les grâces que nous obtenons sans les demander ?

C'est encore Marie qui nous les obtient. Sa médiation, pour être différente, nous l'avons noté, dans sa valeur d'efficacité, possède en étendue la même universalité que celle de Jésus. Aucune grâce n'échappe à Jésus, aucune à Marie. La Sainte Vierge est perpétuellement en bordure du Paradis, occupée à nous faire parvenir les grâces du ciel.

Quand il n'y aura plus de terre, seulement alors la Vierge pourra se reposer. Avec son bon sourire où se reflète une théologie profonde, le saint Curé d'Ars disait : « Je pense qu'à la fin du monde, la Sainte Vierge sera bien tranquille ; mais tant que le monde dure, on la tire de tous côtés. La Sainte Vierge est comme une mère qui a beaucoup d'enfants ; elle est continuellement occupée à aller de l'un à l'autre. » Il avouait naïvement qu'il avait si souvent puisé à cette source qu'il n'y resterait plus rien depuis longtemps si elle n'était inépuisable.

Un détail ici embarrasse quelques chercheurs : la part que prend Marie à l'obtention de la grâce est-elle *nécessairement actuelle* ?

Le P. Terrien, un des théologiens qui ont le mieux et le plus profondément parlé, dans son magistral ouvrage : *Marie, Mère de Dieu, Mère des Hommes*, de la médiation de Marie considérée comme « exercice de ses fonctions maternelles », distingue entre coopération à la grâce et coopération actuelle à toute grâce.

Pas une grâce ne nous vient sans que la Vierge y prenne sa part maternelle. Mais quelle est cette part ? *Nécessairement actuelle* ? Il n'ose l'affirmer. D'autres tiennent nettement que ce point pourrait faire l'objet d'une définition dogmatique. Hors de cette position, en effet, ce serait admettre dans l'exercice par Notre-Dame de sa fonction maternelle, une limitation que vraiment rien n'autorise.

Un intéressant détail historique pour finir : « Le 13 décembre 1920, le cardinal Mercier avait remis au Pape un exemplaire d'un projet d'office en l'honneur de Marie Médiatrice. Benoît XV l'étudia attentivement, et, le 17 janvier, recevant le Cardinal, il lui dit : « J'ai lu votre projet tout entier, il est très beau. Il n'y a pas à hésiter, il faut l'approuver. » Puis, presque timidement il ajouta : « L'Invitatoire est la seule chose que j'y aime le moins » ; – l'invitatoire est une sorte de refrain qui se répète à chaque strophe de l'hymne qui ouvre les matines dans le bréviaire — « ce n'est d'ailleurs qu'une impression, n'en tenez pas compte ».

Et comme le cardinal insistait : « Eh bien ! reprit le Saint-Père, voici : les invitatoires les plus beaux et les plus classiques reproduisent presque toujours le *Venite Adoremus* du psaume. Je regrette un peu que votre projet ne le fasse pas, j'aurais voulu voir associée à la Médiation de la Mère, l'adoration du Fils. » Le soir même, l'invitatoire était définitivement modifié en ces termes : *Christum Redemptorem qui nos omnia voluit habere per Mariam, venite adoremus !* Venez tous adorer le Christ Rédempteur qui a voulu que tout nous vienne par Marie ! »

Pouvons-nous clore ce chapitre par une meilleure invocation que celle-là ?

CONCLUSION

LA RÉPONSE DES FILS

L'AMOUR DES CHRÉTIENS POUR LEUR MÈRE

Un des apôtres les plus, dévoués de la Sainte Vierge, le bienheureux Grignon de Montfort, n'hésitait pas à dire : « Dieu veut que Marie soit encore plus aimée, plus honorée qu'elle ne l'a été jusqu'à présent. Si Notre-Seigneur n'est pas connu, comme il le devrait, c'est que Marie est encore trop inconnue. C'est elle qui a mis au monde le Sauveur la première fois ; une seconde fois, à l'âge moderne, elle donnera son Fils au monde... »

Certes, au long des âges, la Vierge a été vénérée. Son culte a commencé par la dévotion de Jésus pour Marie. Après le Sauveur, de quel amour les Apôtres et les premiers fidèles n'ont-ils, pas entouré la divine Mère ? De pieuses traditions veulent que la basilique de Notre-Dame del Pilar ait été bâtie à l'inspiration de saint Jacques ; à Tripoli, saint Pierre lui-même aurait, consacré une église à Marie, celle-ci vivant encore. Il existe, à Arles, les débris d'un vieux temple connu sous le nom de Notre-Dame-des-Grâces (ou de Saint Honorat-des-Alyscamps) et qui jadis portait cette inscription : *Hoc sacellum dedicatum fuit Deiparæ adhuc viventi* ; cette chapelle a été dédiée à la Mère de Dieu de son vivant.

En réalité, le culte officiel de Marie ne se trouve réglementé qu'assez tard. Il faut attendre le VI^e siècle pour assister à l'établissement des fêtes à caractère bien défini telles que Nativité, Purification, Annonciation, Assomption. Rien de cela d'étonnant : jusqu'à la fin du IV^e siècle, les martyrs sont seuls admis aux honneurs d'un culte public. A partir du jour où l'Eglise se mit à vénérer les Saints non martyrs, Marie entra et avec une place d'honneur dans le cycle de la Liturgie.

Les appellations les plus glorieuses pour Marie jaillissent des cœurs chrétiens, rappelant presque toujours la puissance d'intercession de la Madone : Secours des chrétiens, Mère de la divine grâce, Refuge des pécheurs, Source de Vie, Porte du Ciel...

Dans son élan vers Marie, l'enthousiasme chrétien varie indéfiniment la richesse de ses trouvailles ; les vocables succèdent aux vocables et déjà, rien qu'à laisser parler son imagination ou plutôt son cœur, la foule des baptisés, l'Eglise enseignée, a souscrit par avance au dogme de l'universelle médiation de sa Reine. Laissons les titres simplement géographiques ou historiques ; mais quelle « théologie » dans ces appellations : Notre-Dame de Grâce, Notre-Dame de toute Grâce, Notre-Dame du Secours, Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame de la Paix, Notre-Dame des Aides, Notre-Dame de Consolation et mille autres noms du même genre.

A Constantinople, pour l'intérieur de la ville, on a découvert les vestiges d'au moins cinquante-huit sanctuaires dédiés, au long des siècles, à Marie ; pour les entours de la cité, une vingtaine ; et l'on reconnaît les vocables chers : Notre-Dame pleine de grâce, Notre-Dame qui exauce vite, Notre-Dame de Bonne-Espérance (mot à mot de la Sûre Espérance), Notre-Dame terre vivante, Notre-Dame source de l'Infini, Notre-Dame de la Pitié (« éléousa »), Notre-Dame libératrice des Douleurs, Notre-Dame des Bienfaits, Notre-Dame Miséricordieuse.

En France, pour ne parler que des centres attirant les foules, il n'existe pas moins de mille trois cents églises ou chapelles en l'honneur de Marie ; c'est le diocèse de Saint-Flour qui vient en tête avec trente-sept pèlerinages à Marie ; puis Rodez, trente-six ; Annecy, trente-quatre ; Avignon, Toulouse, Cambrai, Saint-Dié et Besançon, vingt-cinq ; Lyon, Belley, Saint-Claude, vingt-deux. Que penser en particulier de ces litanies de pierre, magnifiques cathédrales et dont on peut dire de presque toutes ce que Vauban disait de la cathédrale Sainte-Marie, à Coutances : « Quel est le fou sublime qui a jeté cette merveille dans les airs ? » Dès qu'un temple s'achève, un autre s'édifie. Parfois, c'est en même temps que sortent de terre et montent vers le ciel, d'un jet à la fois unique et multiple, les basiliques vouées à Notre-Dame : Paris et Beauvais, Rouen et Chartres, Reims et Bourges, pour ne citer que quelques noms.

Michelet a pu définir ainsi le Moyen-Age : « C'est un acte de foi à la Vierge, traduit en pierre. »

Or, il ne s'agit point là d'œuvres de particuliers ; c'est le peuple chrétien dans une radieuse unanimité qui veut construire à Notre-Dame ces monuments splendides. « Le pauvre donne son bras, le riche son

argent, le clerc sa science, l'artiste son génie. Il n'y a rien de pareil dans l'histoire de l'Art³⁷. »

En une page qui monte comme un clocher de sainte Chapelle, Ozanam visitant le pays du Cid, célèbre cette gloire des cathédrales qui chantent Marie :

« O Notre-Dame de Burgos ! Qui êtes aussi Notre-Darne de Pise et de Milan, Notre-Dame de Cologne et de Paris, d'Amiens et de Chartres, Reine de toutes les grandes cités catholiques, oui vraiment, vous êtes belle et gracieuse, *Pulchra es et decora*, puisque votre seule pensée a fait descendre la grâce et la beauté dans ces œuvres des hommes. Des barbares étaient sortis de leurs forêts et ces brûleurs de villes ne semblaient faits que pour détruire. Vous les avez rendus si doux qu'ils ont courbé la tête sous les pierres, qu'ils se sont attelés à des chariots pesamment chargés, qu'ils ont obéi à des maîtres pour vous bâtir des églises. Vous les avez rendus si patients qu'ils n'ont point compté les siècles pour vous ciseler des portails superbes, des galeries et des flèches. Vous les avez rendus si hardis que la hauteur de leurs basiliques a laissé bien loin les plus ambitieux édifices des Romains et en même temps si chastes que ces grandes créations architecturales avec leurs peuples de statues ne respirent que la pureté et l'immatériel amour. Vous avez désarmé un grand nombre de mains qui ne trouvaient de gloire que dans le sang versé ; au lieu d'une épée, vous leur avez donné une truelle et un ciseau et vous les avez retenus pendant trois cents ans dans vos ateliers pacifiques. O Notre-Dame, que Dieu a bien récompensé l'humilité de sa servante ! et en retour de cette pauvre maison de Nazareth où vous aviez logé son Fils, que de riches demeures il vous a données ! »

La plupart du temps, « les maîtres de l'œuvre » sont demeurés inconnus. Il semble qu'il soit mieux ainsi. C'est le peuple chrétien tout entier, dans un touchant anonymat confondu, qui prie d'une prière ciselée et durable, d'une prière qui tient debout, elle aussi, comme Marie jadis, et que rien, ni les rafales des intempéries, ni les rafales des obus n'ont réussi à coucher par terre. *Stabat*. Marie jadis, a donné l'exemple de ce qu'exprime le mot « tenir ». Et Paris et Rouen, Saint-Denis et Bourges, Beauvais et Chartres ont tenu, Amiens a tenu, Saint-Quentin a tenu, Soissons a tenu... Reims, la pauvre et si glorieuse Notre Dame de Reims, elle aussi malgré les feux de Brimont et de la Pompelle, Reims a tenu. Comme leur amour pour la Vierge, le travail de nos bâtisseurs de cathédrales était solide.

Des temples de pierre, il faudrait pouvoir pénétrer dans les sanctuaires des âmes. Dans chaque cœur chrétien, il y a un autel érigé à Marie. Entrez dans une église catholique et voyez ceux qui prient. S'il y a cinquante personnes, il y en a vingt-cinq le chapelet en main. Et la moitié des autres, soyons-en sûr, invoque encore la Vierge. Pour un bon nombre de fidèles, prier, c'est prier Marie. Aussi bien, qui leur en ferait un grief ? N'est-ce point le Dante, ce poète théologien, qui a écrit : « Souhaiter une grâce et ne pas s'adresser à Marie, c'est vouloir que le désir vole sans ailes. »

Quelque temps avant sa bienheureuse mort, saint François d'Assise eut une extase. Il vit deux échelles semblables à celle de Jacob, qui touchaient de leurs extrémités le ciel et la terre. Au-dessus de l'une, paraissait Notre-Seigneur ; au-dessus de l'autre, sa Très Sainte Mère. Quantité de Frères-Mineurs tâchaient de monter au Ciel par les degrés de l'échelle où le Sauveur se faisait voir ; mais tous, après avoir gravi quelques degrés, les uns plus, les autres moins, opprimés de la gloire et de la majesté du Dieu des vertus, étaient obligés de descendre sans pouvoir avancer. Ce que voyant, le saint exhorta ses enfants à recourir à la Mère de Dieu. De son côté, François-Xavier, l'apôtre et le patron de la Propagation de la Foi, proclamait qu'il n'y a pas de conversion possible en dehors de Marie. « J'ai trouvé, écrivait-il, le peuple rebelle à l'Evangile, toutes les fois que, à côté de la croix du Sauveur, j'ai omis de montrer l'image de sa Mère. »

Quelque imprudent cherche-t-il à persuader aux fidèles que Marie tient trop de place, dans leur piété ? Il a peu de chance d'être compris.

Voici la supplique adressée par les marins de Boulogne-sur-Mer, en 1849, pour demander qu'on remette les statues de la Vierge, enlevée des portes de la ville.

« La cité se trouve depuis longtemps sous le patronage spécial de la Sainte Vierge. Deux statues de cette divine Patronne étaient placées à la vue de tous. L'une, au-dessus de la porte des Dunes, au regard de la mer et semblant protéger la bonne ville ; l'autre, à la porte de Calais, défendant la cité privilégiée. En 1830, un ordre du gouvernement fit enlever ces signes extérieurs de la foi de nos pères. Depuis cette époque, des fléaux de toutes sortes nous ont frappés : famille, santé, fortune, nous avons tous souffert dans nos affections les plus chères. Le temps n'est-il pas venu de reporter nos vœux et nos espérances vers celle qui peut seule, par son intercession auprès de Dieu, détourner de nous les maux qui nous accablent et ne devons-nous pas demander avec instance qu'il soit permis de rendre à la Vierge le culte qui lui est dû, en remplaçant son image là où la piété de nos pères l'avait élevée. »

37 E. Male.

Il y a peu, somme toute, de vrais blasphèmes à l'adresse de Marie : Jésus est plus insulté que sa Mère. Qu'une brute, en poignardant le 3 janvier 1857, Mgr Sibour, à Saint-Etienne-du-Mont, lui crie : « A bas les déesses » comme pour frapper en la personne de l'Archevêque la Vierge récemment proclamée Immaculée, on se l'explique. Que Victor Hugo, vers la même époque et pour un motif de même ordre, se laisse aller à composer de tristes vers contre l'Immaculée Conception — ou qu'un Dumas émette cet étrange avis : « Sans Marie, le Christianisme triompherait plus vite. C'est elle qui l'embarrasse dans une légende touchante, poétique, mais, étroite... Je ne vois en elle que l'éternelle curieuse. Elle ne sera jamais pour moi l'intermédiaire entre mon Dieu et moi. Je vais droit au Christ ; je la salue en passant, mais nous n'avons rien à nous dire » — cela encore, vu la qualité d'âme des deux pauvres théologiens qu'étaient Victor Hugo et Dumas, ne s'excuse pas, mais se comprend.

Malheur en tous cas, à ceux qui passent devant Marie et « n'ont rien à lui dire » ! Cela n'est point à leur honneur. Quoi qu'il en soit, ces douloureux blasphèmes ne sont rien en face des cris d'amour, de vénération, de tendre respect, de filiale confiance, d'admiration éperdue, qui montent des âmes nobles. Ne possédât-il que cette merveille — Marie — le catholicisme dépasserait d'une hauteur sans bornes toute autre religion. Ainsi que l'exprime fort bien un écrivain au talent prometteur, né israélite, converti, mort à la guerre : « Le catholicisme seul a fait une place au culte de la Vierge, et ainsi, il a remplacé l'amour maternel, un cœur féminin, une figure de femme au sommet du temple idéal. La femme sous son double idéal, aspect de vierge et de mère, a commencé de régner sur les hommes, exerçant sur leur cœur une influence profondément apaisante. L'humanité s'est pressée autour d'une robe... Qui pourrait nier la douceur nouvelle que ce culte a apportée aux hommes ? La femme qui adoucissait le Cœur des chevaliers et à qui on fait remonter toute la politesse de notre race, que peut-elle être auprès de celle qui est la porte du ciel, l'Etoile de la Mer, la Première Etoile du Matin³⁸ ? »

L'art sous toutes ses formes tentera de glorifier Marie. Il n'est aucune école de sculpture ou de peinture qui ne possède ses multiples Madones. Raphaël qui meurt à trente-huit ans aura trouvé le loisir de peindre plus de trente fois la Vierge. A l'occasion, il faut l'avouer, il s'inspire de types indignes d'un sujet si pur ; souvent aussi, l'on sent la vraie piété. Il demande à être enterré à Sainte-Marie-des-Martyrs et à l'ombre d'une statue de Notre-Dame.

Cette piété mariale du Sanzio n'est point un cas isolé. Tous les mystères, toutes les attitudes, toutes les expressions. N'était-ce pas à la Pietà de Michel-Ange que l'on reprochait d'avoir l'air trop jeune. « Vous oubliez, remarqua-t-il, que Vierge et Immaculée, Marie n'était flétrie en rien par le péché ; un air de perpétuelle jeunesse est le seul qui lui convienne ! » Et c'est vrai, sous les représentations multiples et multiformes, Marie est pour nous l'image la plus parfaite de la jeunesse éternelle de Dieu.

Au trumeau du portail central de Reims, Marie Reine, portant d'une main Jésus, de l'autre son sceptre royal, trône ; c'est là un symbole de la place qu'occupe la Vierge dans la piété catholique. Notre-Seigneur a dit : « Je suis la Porte. » A la voussure de cette porte bénie, le doux visage de la Vierge rayonne, appelle et bénit.

Le bienheureux Grignon de Montfort croyait proche la fin du monde ; pour lui, le renouveau de la dévotion à Marie serait la préparation aux conversions nécessaires avant les derniers cataclysmes. Nous croirions bien plutôt que le monde n'est qu'à ses débuts. L'Evangile commence à peine de rayonner. Tout est à faire. Ce n'est pas une fin qui s'annonce ; une aurore qui se lève. Il faut dans le monde plus de substance évangélique, et là où l'Evangile a déjà pénétré, une vie évangélique meilleure. Qui aidera le plus efficacement à cette conquête en étendue et en profondeur ? — Marie.

Nous évoquions à l'instant la cathédrale de Reims ; on prétend que les architectes qui jadis l'ont construite, l'ont orientée de façon à ce que le 15 août, pour l'Assomption, le soleil à son lever, en pénétrant par l'abside selon l'axe même de l'édifice, pût aller frapper droit la grande rosace où palperait en couleurs chaudes la scène de la glorification de Marie représentée sur la verrière...

Notre œuvre ne ressemble point, hélas ! à la rose étincelante de Reims : tout au plus le chétif, trop chétif vitrail d'une humble nef. Que vienne pourtant le frapper le rayon d'une lumière d'EnHaut, il se peut qu'il éclaire assez pour inspirer un désir de mieux connaître la Madone, pour provoquer à plus d'intelligent et de généreux dévouement envers elle.

38 Marc Boasson : *Lettres de Guerre* (Plon, p. 74).

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	2
Livre I – Notre Mère... A quel prix ?.....	3
Chapitre I – Le Glaive des douleurs.....	3
Chapitre II – Le Fiat de Marie.....	7
Chapitre III – Marie durant la Passion.....	13
Livre II – Notre Mère ?... Avec quelle richesse d'âme.....	19
Chapitre I – Le point de départ : L'Immaculée Conception.....	19
Chapitre II – De l'Annonciation au Cénacle.....	23
La Pentecôte.....	27
Les Communions de Marie.....	28
L'Assomption de Marie.....	29
Livre III – Mère ?... Avec quelle bonté !.....	31
Chapitre I – Consolatrice des affligés.....	31
Chapitre II – Marie Médiatrice.....	35
Chapitre III – Médiatrice de toute grâce.....	39
Conclusion. La réponse des Fils : L'amour des chrétiens pour leur Mère	43

Édition numérique

Salettensis

disponible sur <http://www.scribd.com/doc/53927364>

ΦΧΦΠ